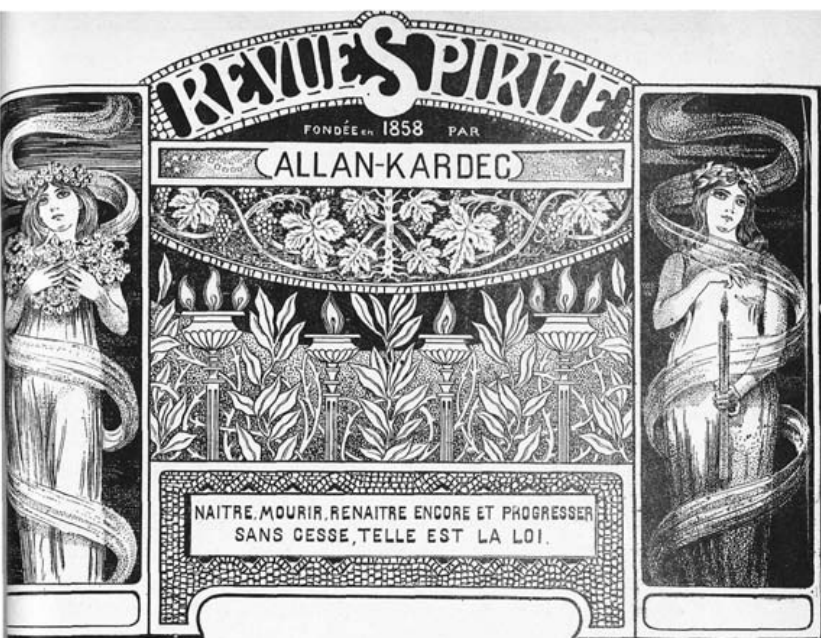




Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

47^e ANNÉE.

N° 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1904

LA RÉINCARNATION

(Suite.)

Oui, disions-nous en terminant l'article précédent, la réincarnation est chose de nécessité absolue. Indispensable, pour l'explication de la troublante question des inégalités sociales, elle ne l'est pas moins pour bien d'autres, au premier rang desquelles il faut placer la solution du problème que nous posent ces enfants étranges, ces enfants prodiges qui, dès leur apparition sur la terre, se montrent doués de facultés extraordinaires et de tous points inexplicables, si l'on se refuse à y voir la transmission d'une vie précédente à la vie actuelle qui en est la continuation normale.

Transmission, héritage direct, tel est le mot de l'énigme. Impossible d'en

trouver un autre, quand on examine de près en quoi et comment s'effectue ce prodigieux apport qui, émanant de l'être préexistant, devient la propriété personnelle du jeune héritier qui lui succède. Peut-on comprendre d'où elles proviennent, ces prédispositions, ces facultés acquises qui, sans essais, sans tâtonnements, surmontent du coup toutes les difficultés, si l'on s'en réfère, pour en expliquer la genèse, à la doctrine orthodoxe suivant laquelle toute naissance sur notre terre, est un début pour le nouveau-né ?

L'on a parlé d'atavisme, bien à tort du reste ; d'hérédité, avec plus de vraisemblance à vrai dire, mais l'on sait aujourd'hui que l'hérédité se borne le plus souvent à la transmission de certaines particularités organiques ou superficielles, si bien que son insuffisance est surabondamment prouvée, lorsqu'on se trouve en présence des différences énormes qui existent, d'une part, entre tels parents d'une médiocrité bien constatée et tel enfant prodige qui leur doit, tout au plus, son organisme matériel, mais en aucune façon ses facultés exceptionnelles — et, d'autre part, des différences non moins frappantes qui, si souvent, distinguent les uns des autres, des frères ou des sœurs issus d'un même couple progéniteur.

Les voilà donc en dehors de toute filiation ancestrale, ces enfants si justement appelés « prodiges », et nous ne saurions mettre en plus grand relief l'absence de toute parenté intellectuelle, entre ces êtres exceptionnels et leurs parents immédiats, qu'en choisissant quelques-uns des exemples les plus suggestifs que nous en fournissent les ouvrages spéciaux.

Nous y trouvons, entre autres, l'histoire stupéfiante de l'enfant, devenu plus tard le D^r Young qui, à deux ans, lisait toutes sortes de livres anglais avec une facilité remarquable, qui, à peine âgé de quatre ans, avait lu deux fois la Bible, depuis la Genèse jusqu'au dernier des livres apocryphes, qui, à sept ans, se mit à étudier l'arithmétique et qui, enfin, quelques années plus tard et tout en suivant les cours réglementaires de son école, apprit le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien, la littérature orientale, et s'initia aux hautes mathématiques !

Un autre enfant, William Hamilton, se montra plus précoce encore. A peine âgé de trois ans, il commença l'étude de l'hébreu et à l'âge de sept ans, fit preuve de connaissances plus approfondies de l'anglais, sa langue maternelle, que beaucoup de candidats de l'agrégation. Je le vois encore, disait l'un de ses parents, répondre à une question de mathématique ardue, puis s'éloigner en trotinant, traînant après lui sa petite charrette. A treize ans, il connaissait treize langues. Alors qu'il eût atteint sa dix-huitième année, il étonnait tous les gens de son entourage, au point qu'un astronome irlandais, que l'on questionnait à son sujet, répondit : Je ne dis pas qu'il *sera*, mais qu'il *est* déjà le premier mathématicien de son temps. A l'Université, sa carrière fut sans précédents. Parmi les nombreux étudiants d'une capacité plus

qu'ordinaire qui, avec lui concoururent aux examens annuels de l'école, il fut, chaque année, le premier dans chacune des épreuves, et sur tous les sujets inscrits au programme des concours.

Il y a, en ce moment, en Italie, un polyglotte phénoménal, M. Trombetti, qui laisse loin derrière lui ses anciens compatriotes, le légendaire Pic de la Mirandole et le prodigieux Mezzofanti, ce cardinal qui discourait en soixante-dix langues.

Ce M. Trombetti qui, hier encore, végétait dans la petite ville de Coni, avec des appointements de 200 francs par mois, vient d'obtenir le prix de 10.000 francs, qu'une Académie avait à décerner à l'auteur du meilleur ouvrage de philologie. Il a été nommé, par le roi Victor-Emmanuel, professeur de philologie à l'Université de Bologne, et vient ainsi, comme par un coup de baguette magique, d'être transformé, sinon en grand homme, du moins en homme célèbre. Né dans une famille de Bolonais pauvres et complètement ignorants, il apprit seul, à l'école primaire, le français et l'allemand, et au bout de deux mois, lisait Voltaire et Goethe.

Une *Vie d'Abd-el-Kader*, en arabe, lui étant tombée entre les mains, il apprit l'arabe en quelques mois. Un Persan, de passage à Bologne, lui apprit en quelques semaines la langue de Zoroastre. Arrivé à l'âge de douze ans, le génial petit prodige apprit seul et simultanément : le latin, le grec et l'hébreu. Un pareil polyglotte ne pouvait se contenter des langues mortes et des langues occidentales, aussi ne tarda-t-il pas à se lancer dans la linguistique du Nouveau-Monde, si bel et si bien que ses amis assurent qu'il connaît, aujourd'hui, quelque chose comme trois cents dialectes orientaux.

Pour clore ces stupéfiantes citations et sans répéter ce que l'on a dit tant de fois de l'enfance phénoménale des Pascal, des Mozart, des Beethoven, et de quelques autres célébrités moins retentissantes, nous nous contenterons de rappeler, ici, ce petit enfant espagnol, Pepito Ariola, ce prodigieux musicien de trois ans qui, à la cour de Madrid, tout d'abord, puis à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, émerveilla ses auditeurs par l'inouïe précocité d'un génie qui, en dépit de l'exiguité de ses petites mains, avait franchi d'un bond les longues années nécessaires à l'étude de la science de l'harmonie, aussi bien que les années d'entraînement qu'exigent, en théorie non moins qu'en pratique, les complexités du mécanisme avec les savantes nuances sans lesquelles n'aurait pu se produire l'irréprochable exécution de cet incomparable et prestigieux Bébé.

Que dire en présence de semblables phénomènes ! Le génie ne s'improvise pas. La perfection ne saurait éclore sans l'indispensable lenteur d'une incubation préalable. Comment donc expliquer des faits aussi étranges, sans recourir à l'« hypothèse » de ces réincarnations, en vertu desquelles sont transmis à ces petits phénomènes tous les bénéfices d'existences antérieures,

au cours desquelles ont été lentement acquis des talents qui, en se manifestant subitement sur la terre, ressemblent à des floraisons paradoxales, tant elles sont inattendues et spontanées dans leur précocité.

Eh bien, non, il n'y a, ici, rien de paradoxal aux yeux de ceux qui veulent voir et ne tardent pas à comprendre que seule, est merveilleuse et de tous points logique, cette doctrine qui, en rattachant le présent au passé, prépare en même temps l'avenir, sa conséquence inéluctable. Aussi, combien sont naturelles et normalement concordantes, toutes les scènes de l'immense drame qui s'appelle la vie ! Combien grandiose est ce stade ascensionnel, ouvert devant le voyageur divin qui, de vies en vies terrestres que séparent de longs entr'actes de repos, monte, poursuit ses rondes sur la chaîne des planètes qui nous sont assignées, puis, à chacun des tournants de sa route, entrevoit de mieux en mieux, là-haut, dans l'empyrée, les cimes lumineuses dont la perspective renouvelle ses forces !

Mais, que disons-nous là ? Bien inutiles sont ces splendeurs pour ceux qui, devant elles, ferment systématiquement les yeux, comme le font la plupart de nos Occidentaux qui, contents d'eux, critiquant tout sans savoir ni s'informer, et niant, *à priori*, ce qu'ils ne peuvent comprendre, réclament en tout état de cause la « question préalable », et repoussent tout spécialement cette doctrine que tant d'autres peuples ont religieusement conservée.

Ne soyons pas trop sévères pour nos contemporains. Ce sont des inconscients et, par suite, des irresponsables, chez qui les religions officielles ont tout atrophié. Chez eux, nul souvenir d'un passé plus ou moins évanoui. Nul pressentiment de lumières possibles. Plus d'aurores futures ; plus rien qu'un crépuscule brumeux, où tout s'amalgame, flotte et se déforme grotesquement.

Le mal qu'ont fait à l'humanité de notre Occident, ces religions formalistes est chose effrayante et presque irréparable. Par elles, les croyants ont été abêtis, tandis que, d'autre part, les incrédules, révoltés par les méfaits ecclésiastiques, ont été poussés par réaction dans un scepticisme qui, lorsqu'il n'est pas inepte, devient farouche au point que l'intolérance et le fanatisme de certains athées peut rivaliser avec le fanatisme et l'intolérance des cléricaux les plus intransigeants. A part quelques libres-penseurs intelligents, mais qui, exagérant leur prétentieux agnosticisme que ne légitiment ni les enseignements de l'histoire, ni la notion des hautes vérités qu'ils ne soupçonnent même pas, se sont éperdument jetés dans un nihilisme outrageusement matérialiste, on voit les foules s'abandonner, tantôt à une indifférence du plus mauvais aloi, tantôt aux niaises suggestions d'une sorte de religiosité que rend quelque peu ridicule un vieux ferment de superstitions mal éteintes.

Aussi, qu'est-il sorti du mélange de la vulgaire philosophie de l'inventeur

du « Dieu des bonnes gens » — sur laquelle surnagent quelques lambeaux d'un catéchisme indélébile — avec l'ignare scepticisme dit « voltairien », dont ses adeptes sont cependant singulièrement fiers ?...

Il est sorti quelque chose d'hybride, d'informe, de lamentable, à savoir, pour certaines piètres mentalités, la croyance à un paradis quelconque, où seraient parquées en permanence, sans progrès ni amélioration d'aucune sorte, les mesquines personnalités dont se compose l'immense majorité de l'humanité actuelle. Interrogez-les, ces tristes êtres et ils vous répondront, avec un gros rire, que l'absolution finale du prêtre, d'un côté, que la miséricorde du « Bon Dieu », d'autre part, et qu'en dernier ressort, l'appoint des quelques bonnes œuvres qu'ils croient avoir faites, suffiront, à coup sûr, pour mettre de niveau les deux plateaux de la balance et leur faire pardonner leurs péchés... véniels pour la plupart.

Voilà quelles médiocrités pitoyables ont été produites par le désarroi intellectuel et moral où croupissent ces consciences embryonnaires. Telle est la « dogmatique » dont se nourrissent ces millions de créatures humaines qui, dans leur mentalité bornée, s'insurgent contre les bienveillantes tentatives de ceux qui voudraient éclairer de quelques lucurs le sentier où elles trébuchent, ici-bas..., en attendant qu'elles aillent végéter, ailleurs, dans cet autre monde dont leurs prêtres leur ont suggéré la désastreuse conception.

Et voilà ce qu'on oppose, dans notre Occident clérical, à cette admirable doctrine de la réincarnation, qui nous parle de progrès, de purification, de spiritualisation, et nous montre, à la place de ce ciel fermé que nous promet l'Eglise, l'univers tout entier, qui s'ouvre à notre activité, répond à nos aspirations, s'offre à notre soif d'idéal et de vie infinie, en même temps qu'elle nous fournit le moyen, l'unique moyen, de mettre en évolution toutes les potentialités divines qui nous ont été si libéralement octroyées, dès l'heure solennelle où nous avons jailli des limbes de la préexistence.

Non, cette doctrine n'est pas une « hypothèse ». C'est l'héritage du passé, la lumière des temps védiques, que nous ont transmise nos Frères aînés, ces Sages qui, depuis des milliers d'années, en ont gardé le dépôt et poursuivent, sous l'inspiration des Instructeurs, les filons de la vérité, à travers la gangue de l'ignorance humaine. Avant même que fussent apparus les Krishna, les Manou, les Bouddha, les Christ, des siècles avant les gnostiques alexandrins et les philosophes grecs qui, du reste, puisèrent leurs doctrines dans les plus anciens mystères auxquels ils furent initiés..., ils savaient, ces Sages et bien au-delà, ce que nous balbutions à peine, aujourd'hui. Et tandis qu'hypnotisés par nos dogmatiques falsifiées, nous errions à l'aventure, dès les premiers siècles de notre ère, et tout le long du brumeux moyen-âge, ils poursuivaient, poursuivent encore leurs recherches, dirigés par les inspirations pré-humaines qui, dès l'origine de nos races, éclairèrent les premiers pas de nos plus lointains ancêtres.

C'est donc à eux que nous devons, entre bien d'autres, les révélations concernant le mystère de la réincarnation qu'ont acceptée, jadis, les philosophes orientaux, puis, à leur suite, les philosophes grecs.

Elle est la pierre angulaire du Brahmanisme et du Bouddhisme. Elle constitue, pour ainsi dire, la moëlle des Ecritures indoues et de la Bhagavad-Gîtâ en particulier. Si, de l'Inde, nous passons à l'Egypte, nous constatons que sous un symbolisme plus ou moins grossier se cache l'universelle Palingénésie. Nous la retrouvons en Chaldée, comme chez nos ancêtres les Celtes, non moins qu'en Grèce, dans la tradition des Poèmes orphiques, continuée par Pythagore et Platon qui, en termes voilés mais suggestifs, parlent de la métempsychose, et aux grands noms desquels peuvent être ajoutés ceux d'Apollonius et d'Empédocle. A Rome, on trouve des allusions fréquentes à la doctrine, dans la haute littérature latine des Ovide, des Virgile et des Cicéron. Elle reparait dans les Evangiles et dans l'Apocalypse, puis éclate dans le Néoplatonisme, où brille la glorieuse pléiade des Porphyre, des Proclus, des Plotin et du savant Origène.

La chevalerie fut, dans les siècles obscurs du moyen-âge, un remarquable agent de diffusion pour les grandes idées de la réviviscence. Les Troubadours, dans leurs chansons ou leurs poèmes, y faisaient des allusions discrètes ; mais Saint François d'Assise et Dante, la mentionnent d'une façon directe et enfin l'Islamisme, lui-même, dans le nouveau Coran, surtout, témoigne de l'importance qu'il attache aux idées palingénésiques.

Parmi les philosophes et auteurs plus ou moins modernes, abondent les noms de ceux qui crurent à la réincarnation. Contentons-nous de citer les suivants dans une simple nomenclature empruntée, comme certains détails qui précèdent, à l'*Evolution humaine*, ouvrage suggestif et remarquablement documenté, du Dr Th. Pascal — Thomas Moore, Paracelse, Jacob Boehm, Giordano Bruno, Campanella, Shakspeare., Leibnitz, Hume, Young, Fontenelle, Saint-Martin, Goethe, Ballanche, Balzac, Pierre Leroux, Fourier, Alph. Esquiros, Jean Reynaud, Henri Martin, Benjamin Franklin, Lessing., Charles Bonnet, Herder, Walter Scott, Schopenhauer, Victor Hugo, George Sand, Alfred de Musset, et tant d'autres encore, moins illustres, inconnus ou méconnus — glorieuse phalange de grands esprits qui, de main en main et de siècle en siècle, se sont transmis l'inextinguible flambeau des vérités éternelles.

Maintenant, vient naturellement la question habituelle, question fort légitime, du reste, et à laquelle nous nous attendions : — Puisque nous avons vécu autrefois sur cette terre, où nous sommes même revenus souvent, nous affirme-t-on, comment se fait-il que nous n'ayons conservé aucun souvenir de ces existences passées ?...

Sans entrer dans la longue démonstration que nécessiterait cette question

qui se rattache à celle des éléments constitutifs de l'homme, qu'il nous suffise de l'envisager au simple point de vue physiologique. Eh bien, même dans ces conditions restreintes, l'oubli du passé est non seulement chose naturelle, mais qui plus est chose inévitable. Il ne faut pas oublier que la mémoire dépend de l'association de certaines facultés spéciales avec certains organes, sans lesquels elles ne sauraient se manifester. Rompez cette association, supprimez tel ou tel de ces organes, et vous condamnez à l'impuissance ces facultés que leur isolement paralyse. Ne pensez-vous pas que dans un instrument, dans un piano, par exemple, certaines vibrations provenant des matières sonores qui le composent ne fussent pas totalement modifiées ou même supprimées, si l'on en changeait les cordes ou que l'on endommageât sa table d'harmonie ? Or, l'instrument dont il s'agit ici, c'est notre cerveau, instrument si délicat et si prodigieusement complexe. S'il suffit d'un simple choc, ou d'une commotion plus ou moins vive, pour y supprimer certaines vibrations et en effacer parfois toute une catégorie de souvenirs qui se rattachent cependant aux incidents de notre vie actuelle, comment serait-il possible que les vibrations qui se sont opérées dans le cerveau du corps physique dont nous étions revêtus dans une vie antérieure, fussent transmises au nouvel encéphale dont nous sommes pourvus aujourd'hui ?

Sans aucun doute, cette mémoire est conservée quelque part, ainsi que nous le verrons plus loin; mais c'est leur transmission d'une vie à une autre vie que rend difficile et rare l'opaque matérialité de notre organisme actuel. Et ce qui le prouve, c'est qu'il n'est même pas nécessaire de remonter bien loin dans le passé, pour constater quelles perturbations s'opèrent dans notre mémoire et combien de lacunes existent dans nos souvenirs actuels. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas oublié une grande partie de son existence, celui dont les souvenirs d'enfance ne sont pas flottants et vagues, et ceux de ses premières années totalement effacés ? Faut-il en induire que ces temps oubliés n'ont jamais existé ?

Cette hypothèse — qui, du reste, n'est jamais venue à l'esprit de personne — serait d'autant plus absurde que l'on a maintes fois constaté qu'une foule de souvenirs, éteints dans notre état actuel de conscience, n'en sont pas moins ensevelis dans les obscures profondeurs de notre mémoire sub-consciente, et peuvent y être évoqués avec une absolue netteté, alors que la matérialité de notre organisme physique est momentanément atténuée, soit au cours de certaines maladies spéciales, soit par les phénomènes étranges, mais si souvent constatés que provoque le somnambulisme artificiel ou hypnotisme.

On sait que certains mourants, aux dernières minutes de leur vie, acquièrent subitement la faculté de résumer en une vision rapide les péripéties les plus fugitives de leur existence. Il en est qui, dans le délire qu'amènent

certaines maladies violentes et alors que leur cerveau est rendu hypersensitif par une exaltation anormale, voient surgir, d'un passé dès longtemps effacé, des souvenirs soudainement exhumés de l'oubli et parlent parfois une langue entendue, jadis, dans les plus lointaines années de leur enfance.

Qu'est-ce à dire, sinon que ces évocations prouvent, qu'en réalité, rien n'est vraiment oublié et qu'en nous persistent des impressions qui ne nous échappent qu'en raison de la réceptivité bornée de nos facultés conscientes. Toutefois, si ces vibrations se sont éteintes dans la pulpe de notre cerveau, elles ont été conservées par notre « moi », par notre individualité spirituelle qui, seule, persiste de vie en vie et qui, dans certains cas, peut les lui transmettre, alors que cet organisme cérébral, affiné par un entraînement préalable, ou sensibilisé par telle cause occasionnelle, est devenu capable de répondre à des vibrations tout autrement subtiles que celles que nous fournissent nos sensations habituelles.

Et c'est cette transmission du « moi » dépositaire des souvenirs, au cerveau généralement inapte à la recevoir, qui s'opère chez quelques rares personnes dans la conscience desquelles persistent certaines réminiscences de leurs existences antérieures. Ces êtres privilégiés, quelque peu nombreux qu'ils soient, ont existé dans tous les temps, se trouvent même parmi nos contemporains et sont en mesure, ceux-là, de nous fournir les preuves les plus authentiques de la réalité de la réincarnation. La réincarnation, pour ces âmes évoluées, n'est plus, en effet, une simple théorie, mais un fait dont l'absolue certitude s'impose. Elles ont pu comprendre à quel point s'enrichit la vie par l'acquisition de la vision spirituelle et, c'est après l'avoir expérimenté personnellement qu'elles nous dépeignent la joie vraiment divine qu'éprouvent ceux qui, doués de cette vision extra-humaine, peuvent constater que tels amis de la vie présente, se trouvent être des amis d'autrefois.

Ces liaisons renouvelées, ces amitiés persistantes constituent à leurs yeux les anneaux de l'infrangible chaîne d'or qui, au passé, rattache le présent, en dépit des morts successives, simples incidents passagers qui ne sauraient, en quoi que ce soit, infirmer l'unité de la vie permanente ; aussi est-ce avec une sécurité joyeuse que ces privilégiés s'élancent vers l'avenir.

« Dis-moi ce que nous réserve le destin, écrivait Goethe à son amie, Mme de Stein. Pourquoi nous a-t-il si étroitement liés l'un à l'autre ? Ah ! Dans un lointain passé, tu as été, pour sûr, ma sœur ou peut-être ma femme, et de tout ce passé, il ne reste plus que la vague et flottante réminiscence d'une ancienne réalité qui remplit mon cœur d'une douce et tendre émotion. »

C'est surtout parmi les enfants que l'on constate les traces de réminiscences semblables, alors surtout qu'étant morts très jeunes, dans leur existence précédente, ils se sont presque immédiatement réincarnés. Ces cas, à la vérité, sont rares dans nos régions occidentales, où ces petits êtres, nous l'avons

dit, ne trouvent, généralement autour d'eux, qu'une ironique incrédulité qui, bien vite, leur fait perdre toute confiance en leurs propres souvenirs ; mais il n'en est point de même dans les pays orientaux, où règne presque partout la croyance à la doctrine palingénésique, si bien que ces réminiscences enfantines y sont acceptées avec le plus grand sérieux, qu'elles y sont souvent contrôlées et reconnues parfaitement exactes.

Quoi qu'il en soit de ces appréciations diverses, nous ne devons pas oublier que la nature veille sur chacun de nous. En dépit de l'impuissance où se trouve notre cerveau physique de conserver les impressions d'un passé évanoui — et nous en avons indiqué la cause toute physiologique — ces impressions persistent, et c'est à l'*Ego* lui-même, c'est-à-dire à notre corps mental, que sont confiés ces souvenirs indélébiles qui, au cours de chacune de nos vies astrales, sont choisis, classés et incorporés sous forme de facultés diverses dont se trouvent possesseurs tous les candidats prêts à franchir le seuil d'une réincarnation nouvelle.

C'est en toute intégralité que leur est transmis le précieux héritage, et c'est en vertu de cette transmission que l'on peut, sans courir le risque de se tromper, assigner une origine de « préexistence » à ces intuitions rapides, à ces jugements clairs et sûrs dont se trouvent naturellement doués certaines individualités hautement évoluées, non moins que ces prodigieuses et multiples aptitudes que nous avons rencontrées chez les enfants prodiges... autant de facultés qui, toutes, proviennent de notions acquises dans le passé, d'expériences dès longtemps faites dans telle ou telle des vies qui ont précédé l'existence actuelle.

C'est, enrichie de ces expériences longuement accumulées en des cycles préparatoires, que notre grande famille humaine dont la civilisation est, à certains égards, relativement avancée, a déjà franchi l'immense distance qui la sépare de la sauvagerie primitive ; mais il est indéniable qu'une évolution bien plus longue encore nous est nécessaire et nous attend dans l'avenir. Ne nous berçons pas d'illusions mensongères et surtout prétentieuses. La route est immense, et pour aussi loin que nous soyons parvenus sur le stade ascensionnel, nulle halte ne nous est permise. Si nos sciences ont, depuis quelques années, pris un si remarquable essor, si notre intellectualité s'est élevée à un niveau relativement supérieur, combien sommes-nous démunis encore de telles facultés supérieures dont nous possédons le germe à coup sûr, mais à l'état purement latent. La plus haute de ces facultés endormies est la spiritualité — obscure, inerte, disons le mot, trop souvent réfractaire — et ce qu'il faut pourtant savoir et ne point oublier, c'est que son développement, seul, nous rendra dignes d'être revêtus, plus tard, d'organismes tout autrement perfectionnés que ceux dont nous disposons aujourd'hui.

Tous, donc, nous reviendrons en ce monde de transition, dans cette « école

de la vie », mais dans des conditions d'autant meilleures que nous aurons su profiter des leçons du passé — en tout cas, tellement différentes de celles dont le lot nous est échu jusqu'ici, qu'en regardant derrière nous, nous ne pourrions comprendre que nous ayons pu considérer la terre, où évolue notre race actuelle, comme assez avancée dans la série des mondes préparatoires, pour nous permettre de quitter, d'ores et déjà, ce champ de nos premières expériences palingénésiques.

Et maintenant que résulte-t-il des faits que nous venons d'énumérer, des témoignages que nous fournissent l'histoire, la psychologie et les attestations formelles de la science occulte..., sinon que la doctrine de la réincarnation, doctrine fondamentale, indiscutable et indispensable — sans laquelle demeurerait incompréhensible notre présence sur cette terre et où n'existeraient, en son absence, ni ordre, ni logique, ni justice, ni amour — est seule en mesure de résoudre les problèmes de la vie, le pourquoi de l'Univers et de nous assigner, à nous, émanations divines, la place qui nous convient dans la hiérarchie des êtres immortels.

Supprimons-la, en imagination, privons-en l'homme qui, en dehors d'elle, ne peut rien attendre, ni rien espérer, que reste-t-il de cette créature avortée, sinon les éléments épars d'une personnalité amorphe, d'une inconscience irresponsable, fantôme inconsistant, fragment d'écume flottant sur les vagues de la vie — n'ayant pour dieu que le hasard, pour espoir que l'intervention d'une problématique bonne chance qu'une chance contraire peut lui ravir et, pour avenir final..., rien d'autre qu'un néant bête, inutile et irrationnel.

Mais, si en revanche, nous rendons à cet être misérable la faculté de se réincarner, c'est-à-dire de revivre pour grandir, se perfectionner, s'élancer là-haut, toujours plus haut... ah, combien pour lui s'élargit l'horizon, combien s'illuminent son passé, son présent et son avenir, se faisant solidaires et s'associant en vue de l'accomplissement de l'œuvre auguste qui s'appelle l'évolution !

Plus de bornes à son rêve, plus d'entraves, à ses aspirations. Citoyen de l'univers, maître du temps éternel, arbitre de sa destinée, avec quelle ardeur sûre d'elle-même, il s'élance dans la carrière qui, sans obstacles, se déroule devant lui, et combien vite se transforme en flamme désormais inextinguible, la pâle étincelle divine depuis si longtemps endormie dans les profondeurs de son inconscience !

Pour aussi humble que soit aujourd'hui le rang qu'il occupe dans la foule de ses compagnons de voyage, il monte avec confiance, car il sait qu'il est sur l'un des échelons qui mènent à la lumière, à la connaissance, à la puissance..., à la divinité dont la conquête lointaine, mais assurée, n'est plus qu'une question de temps, de patience et d'énergie qu'affermir et soutient l'invincible espérance.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

(Suite) (1).

XI

LES MYSTÈRES ET LES DOGMES

Les grands Êtres qui s'incarnent dans l'humanité pour la faire progresser ont toujours deux enseignements : L'un destiné aux disciples qu'ils ont choisis pour répandre leurs principes de morale et pour les adapter aux intelligences de l'époque ; l'autre destiné aux masses. Et cela se comprend. Les individualités qui composent l'humanité terrestre, sont loin d'être aussi avancées les unes que les autres, et il y aura toujours des inégalités très grandes entre les hommes au point de vue de l'intelligence et de la moralité. Ces inégalités tiennent au nombre plus ou moins grand d'existences qu'ont eu les êtres avant leur dernière incarnation, et aux progrès plus ou moins sérieux qu'ils auront effectués pendant ces existences.

Le fait des inégalités morales et intellectuelles est incontestable ; et, s'il y a une différence énorme entre l'intelligence du nègre anthropophage et celle de notre paysan, il y en a une non moins grande entre ce paysan et un membre de l'Institut. Ce qui sera compris facilement par l'un, sera absolument inintelligible pour l'autre. Il faut donc que les enseignements religieux qui ont pour but de faire progresser tous les êtres sans exception varient suivant leur mentalité, leur intelligence et leur degré d'évolution.

Les fondateurs des anciennes religions savaient bien qu'ils ne pouvaient enseigner indistinctement à tous les quelques vérités que l'homme est appelé à connaître sur cette terre. Ils savaient que ces vérités devaient être voilées sous des symboles, et qu'il ne fallait présenter aux hommes encore dans la première enfance, que des préceptes simples et clairs destinés à faire naître en eux les premières idées de la morale et du devoir.

Mais à leurs disciples, à ces hommes évolués qui allaient, sous leur direction, continuer leur tâche, ils devaient nécessairement donner des connaissances plus élevées pour les rendre forts, et pour les mettre en pleine conscience de la grandeur de leur mission. De là, comme je l'ai dit, deux enseignements bien distincts : l'enseignement ésotérique, et l'enseignement exotérique.

Le premier, comme son nom l'indique, devait rester absolument secret ; il n'était donné qu'à des hommes choisis avec le plus grand soin, ayant fourni

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903 ; janvier, février, mars, avril, mai et novembre 1904.

des preuves d'une grande fermeté d'âme, d'un courage à toute épreuve, d'une grande élévation de sentiments, et d'une intelligence assez développée pour pouvoir comprendre ce qui allait leur être révélé. Cette révélation constituait ce qu'on appelait les mystères.

Toutes les religions ont eu leurs mystères ; et les plus grandes intelligences de l'antiquité, Pythagore, Platon, Plutarque, Cicéron, Virgile, Tacite, n'en parlent qu'avec le plus profond respect.

Ceux qui étaient admis dans les sanctuaires secrets où se révélaient les mystères, étaient initiés, après de longs travaux et de rudes épreuves, aux grandes vérités de la Religion, de la Science et de la Philosophie. — Ils cherchaient à comprendre le Dieu suprême, l'Unique, la Cause première ; — ils interprétaient les livres sacrés, — ils étudiaient les lois occultes de la nature, celles qui régissent l'homme et ses destinées, et celles qui donnent le pouvoir de communiquer avec les Êtres Invisibles. La théurgie était enseignée dans tous les mystères, et les Initiés trouvaient dans ce commerce avec l'Invisible, non seulement la preuve de la vie de l'au-delà, mais encore de précieux conseils pour accomplir leurs devoirs, et pour régler leur conduite sur cette terre. « Les dieux bienveillants et miséricordieux, dit Jamblique, dans son traité des mystères, versent libéralement la lumière aux Théurges ; ils appellent à eux les âmes de ceux-ci, ils les unissent à eux et les habituent, bien que liées à des corps, à se séparer des corps et à évoluer autour de leur cause éternelle et intelligible. » Plus loin, le même auteur nous fait assister aux épreuves que subissait le néophyte dans les souterrains sacrés de la grande Pyramide, et il nous fait connaître les instructions morales d'un ordre si élevé qui lui étaient données dans les vingt-deux tableaux symboliques devant lesquels il passait pendant sa dure initiation.

L'étude des mystères sortirait du cadre que je me suis tracé. Jamblique, Porphyre et Apulée nous ont laissé sur cette question d'importants travaux qui ont été repris par différents auteurs, entre autres par Delaage, Christian et, en ces derniers temps, par Mme Annie Besant. — Dans son ouvrage si remarquable : *Le Christianisme ésotérique*, le grand apôtre théosophe, — après avoir passé en revue le côté caché des anciennes religions, — étudie les mystères des premiers temps du Christianisme, ceux qu'on appelait les *Mystères de Jésus*, ou les *Mystères du divin Royaume* ; — et il montre que l'enseignement qui était donné en secret aux disciples était le même que celui que recevaient les initiés dans les antiques sanctuaires de l'Égypte et de l'Inde, d'Eleusis et de Samothrace. Cet enseignement avait pour bases l'Unité de Dieu, l'Immortalité de l'Âme, et les vies successives.

La Réincarnation, cette grande doctrine de l'Inde, enseignée dans les traditions secrètes de la Kabbale, acceptée par plusieurs Pères de l'Église primitive, entre autres par Origène, se trouve clairement exprimée dans plu-

sieurs passages de l'Evangile (Saint Jean, III, §§ 3 à 8. — IX, §§ 1, 2. — Saint Mathieu, XI, §§ 13, 14, 15. — XVI, §§ 13 et 14. — XVII, §§ 10, 11, 12, 13. — Saint Marc, VIII, § 28).

Le Nouveau Testament et les écrits de Saint Paul et des premiers Pères sont remplis de citations prouvant d'une façon irréfutable que le Christianisme a eu, dès son début, un enseignement ésotérique. « Le contraire eût été étrange, dit Annie Besant, dans le livre déjà cité, étant donné la variété des influences religieuses auxquelles a été soumis le Christianisme primitif. Allié aux Hébreux, aux Turcs, aux Grecs, coloré par les croyances plus anciennes de l'Inde, portant l'empreinte profonde de la pensée syrienne et égyptienne, ce jeune rameau du grand tronc religieux ne pouvait qu'affirmer de nouveau les anciennes traditions, et offrir aux races occidentales, dans son intégrité, le trésor des enseignements antiques. »

C'est dans l'étude des mystères que Jésus et les fondateurs du Christianisme apprirent les vérités éternelles, comme avant eux les avaient apprises Zoroastre, Moïse, Pythagore et Platon. Mais comme leurs précurseurs, ils gardèrent secrets ces grands enseignements, ne donnant aux peuples que la part de vérité qu'ils pouvaient comprendre.

En différentes circonstances, Jésus explique qu'il ne peut tout dire, et qu'il ne peut parler que par paraboles à ceux qui ne connaissent pas le royaume de Dieu. « Mais lorsqu'il était en particulier, il expliquait tout à ses disciples. » (Saint Marc, IV, § 33. — Saint-Mathieu, XIII, §§ 11, 34, 35. — Saint-Luc, VIII, § 10.)

Jean nous apprend que le Maître ne pouvait même pas tout leur révéler. « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais elles sont présentement au-dessus de votre portée... Plus tard, le Directeur, le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » (Saint Jean, XIV et XVI, §§ 13 et 25.)

« Comme un bon maître, dit Saint Augustin, le Christ nous a enseigné certaines choses ; mais il en est d'autres qu'il n'a pas voulu nous enseigner. »

Le Christ avait tracé la voie à suivre pour répandre ses enseignements. Ce fut donc sous des paraboles et des allégories, et par des dogmes imposés, que les Pères et les Conciles répandirent les croyances nécessaires à l'établissement d'une Religion.

On a beaucoup écrit contre les dogmes chrétiens. Des écrivains prévenus ou superficiels, les ont montrés comme ayant toujours opposé une digue à l'émancipation de l'esprit, comme ayant abêti les peuples, avili les consciences et étouffé la raison. Il est facile, après Voltaire et d'Holbach, de rééditer les plaisanteries des « Questions de Zapata », et d'édifier sur ce sujet

des raisonnements spécieux. Toute la phraséologie, absolument vide, de ceux qui s'appellent volontiers des Esprits forts, ne doit pas retenir l'attention des hommes sérieux qui veulent creuser la question, et chercher l'explication de la naissance des dogmes et de leur développement. Mais pour mener à bonne fin ce travail, il faut d'abord se demander quel était le degré de la mentalité humaine, à l'époque où ces dogmes furent institués.

De tout temps, les philosophes, les penseurs, les intelligences évoluées, ont cherché à faire progresser les hommes en leur enseignant les devoirs qu'ils ont à remplir envers le Créateur, envers leurs semblables, et envers eux-mêmes. Chez les anciens peuples, ces devoirs reposaient sur des croyances religieuses ; la philosophie grecque avait essayé de les appuyer sur le raisonnement seul, — elle avait échoué, et l'anarchie était dans les esprits, —

L'ordre social ne peut exister sans un ordre moral, et ce dernier implique forcément un ordre religieux. Aucun raisonnement ne pourra détruire ce fait absolument démontré par l'histoire.

En présence de ces échecs des conceptions métaphysiques, ceux qui devaient diriger le mouvement dans les premiers siècles de notre ère, comprirent que les hommes de ces temps ne pouvaient se développer qu'à l'abri de certaines croyances, — que la raison n'était pas encore née dans ces âmes enfantines, — et que, pour la faire naître, il fallait lui présenter des concepts qu'elle pût accepter sans trop chercher à les approfondir.

Nous avons encore sous les yeux des exemples de ces natures peu évoluées ; nous les trouvons dans l'intérieur de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et en Océanie. Depuis des milliers de siècles, des peuples vivent dans un état de barbarie des plus complets. Ils ont eu toute liberté pour se développer ; aucune digue n'a été opposée à leur esprit, aucun dogme chrétien n'a étouffé leur raison. Et cependant, leur esprit est resté stationnaire ; leur raison est à peine née.

Nos ancêtres, les Barbares, n'étaient guère plus avancés que ces peuples, et ils se sont, néanmoins, peu à peu civilisés ; — leur raison et leur intelligence se sont développées ; — leur conscience s'est éveillée, et la moralité de leurs descendants, sans être encore parfaite, a grandi considérablement. Or, il faut bien le reconnaître, tous ces progrès se sont faits à l'abri de ces dogmes que nous rejetons aujourd'hui ; et on ne pourrait affirmer qu'il en eût été de même, si les farouches envahisseurs de l'Europe avaient conservé leurs fétiches et leurs dogmes sanguinaires. Car eux aussi avaient leurs dogmes. Les sacrifices humains, par exemple, étaient un dogme chez toutes les nations barbares ; il subsiste encore dans un grand nombre de peuplades, et il n'y a pas longtemps que, grâce à nous, il n'existe plus au Dahomey.

On a souvent le tort, dans ces questions, de ne pas tenir un assez grand compte de l'évolution de l'esprit, de sa transformation, de ses progrès. Les

naturalistes se sont beaucoup occupés de la transformation des êtres au point de vue physique, de leurs changements, de leur amélioration. « On peut penser, dit Huxley, le grand physiologiste anglais, que ce monde, avec tout ce qui est en lui et sur lui, n'est apparu ni avec les conditions qu'il nous montre aujourd'hui, ni avec quoi que ce soit qui s'approche de ces conditions. »

L'esprit, lui aussi, créé à l'origine des choses dans des conditions qui nous sont inconnues, évolue, se transforme, et progresse suivant certaines lois. Et, en regardant la série des siècles écoulés, nous constatons que ce progrès est bien réel; ici, relativement rapide, là, presque insensible, ailleurs, nul. Pourquoi ? — Ne peut-on pas admettre que l'homme terrestre, probablement sorti de l'animalité, ayant presque complètement perdu l'instinct qui le guidait dans son état passé, n'avait au début qu'une bien faible lueur d'intelligence ? — Que cette lueur ne pouvait augmenter que par une série innombrable de vies, et que pendant ces vies, l'être faible, né d'hier, avait toujours besoin de se sentir aidé, soutenu, guidé, par des hommes, plus avancés que lui qui lui donnaient peu à peu des conseils, des lois, des instructions propres à favoriser son développement intellectuel et moral.

Ces êtres directeurs ont manqué, jusqu'à présent, à ces peuples dont nous constatons encore l'infériorité. Aussi ces peuples n'ont fait aucun progrès, et ils continuent à vivre aujourd'hui de la même vie bestiale que de celle qu'ils vivaient il y a des milliers de siècles. Le pourquoi de cet état stationnaire est bien difficile à expliquer. Mais si on envisage la question au point de vue spiritualiste, on peut supposer que c'est chez ces peuples que s'incarnent les esprits nés depuis peu à la vie humaine, et que c'est dans ces milieux que s'élabore lentement leur individualité, en attendant que leur avancement leur permette de renaître chez des peuples plus avancés.

Comme nous l'avons vu, le Concile de Nicée, avait proclamé que le fils était égal au Père, qu'il était éternel comme lui, engendré et non créé, issu de la substance du Père, par conséquent, consubstantiel avec lui. Le Christ était Dieu — et ainsi que je l'ai dit dans la précédente causerie, — il était nécessaire que le dogme de la divinité du Christ fût nettement formulée.

Ce dogme, du reste, était simple, à la portée des intelligences de l'époque, et conforme aux vieilles traditions. L'antiquité avait toujours admis que les Dieux pouvaient descendre sur la terre et revêtir notre forme. La mythologie et la théogonie, dont les esprits étaient si fortement imprégnés, étaient remplies de ces avatars. Les traditions de l'Inde rapportent que Vischnou, la deuxième personne de la Trinité de l'Inde, s'est incarnée plusieurs fois, et les Védas mettent dans la bouche de Vischnou ces paroles significatives : « Bien que de ma nature, je ne sois pas sujet à naître ou à mourir ; bien que

je domine toute la création, cependant, je commande à ma propre nature et me rends visible par mon pouvoir, et autant de fois que dans le monde, la vertu s'affaiblissant, le vice et l'injustice s'insurgent, autant de fois je me fais voir, et j'apparais ainsi d'âge en âge pour sauver les justes, détruire les méchants et raffermir la vertu ébranlée. » Les deux incarnations les plus connues de Vischnou sont celles de Krishna et de Bouddha.

Les pures vérités apportées par ces grands réformateurs furent bientôt défigurées par l'ambition des chefs des peuples, par l'intérêt des prêtres, par toutes les passions inhérentes à la nature humaine. — Nous retrouvons sans cesse la lutte entre l'esprit et la matière. — L'esprit encore trop faible succomba. Mais ces vérités subsistent toujours au fond de l'âme hindoue, qui a conservé sa croyance dans la vie future, et dans le *Nirvana*, c'est-à-dire dans la possibilité d'échapper à la Réincarnation sur cette terre, en menant une vie conforme aux enseignements de Bouddha. Et ces enseignements, quoique voilés, sous des superstitions parfois monstrueuses, n'en aident pas moins les peuples à creuser patiemment leur sillon dans la vie, et à progresser peu à peu pour arriver plus tard à une existence moins dure et moins sombre.

Ce dogme de l'incarnation de Dieu lui-même était plus simple et plus compréhensible que celui de la doctrine ésotérique qui enseignait que le Verbe, le Logos de Platon, s'incarnait à différentes époques pour assister les hommes. Suivant les gnostiques, le Verbe était une émanation de Dieu, un Demiurge, un de ces Etres qui avaient créé la terre et l'homme, et qui devaient les faire progresser.

Quant à l'homme, esprit pur, émanation de Dieu comme le Verbe, il était tombé dans la matière, et soumis dès lors à l'influence des passions, il ne pouvait retrouver son état primitif que par une longue suite de réincarnations.

Cette métaphysique était absolument inintelligible pour les masses auxquelles les mots de Logos, de Verbe et d'émanation, ne pouvaient rien représenter, tandis qu'elles comprenaient très bien l'idée de Dieu descendant sur la terre comme étaient descendus Jupiter et les autres divinités de l'Olympe.

En outre, les diverses écoles gnostiques (on en compte cinq principales), ne s'entendaient pas entre elles, et prétendaient toutes, posséder la véritable tradition orale des mystères des premiers âges, et avoir la vraie connaissance de la nature de Dieu, et de ses attributs, de la création de l'homme, et de ses fins.

Les chefs des diverses écoles avaient édifié sur ces questions obscures, des théories encore plus obscures, et des hauteurs métaphysiques, on était descendu à l'organisation sociale. C'est ainsi que la secte des Epiphaniens vou-

lait, comme Platon, la communauté des biens et celle des femmes. La secte des Antitactes, les anarchistes de l'époque, demandait la destruction totale de la société, et les Adamites voulaient que tout le monde marchât nu, le vêtement étant contraire à la nature. Toutes ces théories bizarres qui ne pouvaient avoir aucune influence au point de vue social, ne pouvaient contribuer en rien au progrès moral et à l'amélioration de l'individu. Bien au contraire, elles ne pouvaient qu'égarer les esprits, les décourager et les replonger dans l'incroyance ou dans un fétichisme des plus dangereux.

Il faut bien se rendre compte, en effet, de l'état des esprits dans les premiers siècles de notre ère. La moyenne de l'intelligence était bien peu élevée ; l'immense majorité, encore dans l'esclavage, ou dans une situation peu différente, était plongée dans la plus profonde barbarie au point de vue moral comme au point de vue intellectuel. La classe intelligente et lettrée affichait bien un certain scepticisme ; mais elle continuait de sacrifier aux Dieux et, avant de mourir, elle ne les oubliait pas. Sénèque, le grand philosophe, condamné à s'ouvrir les veines par ordre de Néron, faisait, avant sa mort, en présence de ses amis et de ses esclaves, une libation en l'honneur de Jupiter. La plupart des lettrés agissaient de même, tant était grande encore la croyance atavique à la puissance des Dieux.

Quant au peuple, il avait, en général, conservé un certain respect pour toutes ces divinités si bien faites à son image. Elles avaient ses qualités, ses passions et ses vices ; elles vivaient, il est vrai, dans des sphères supérieures, mais d'une vie à peu près semblable à la sienne ; on pouvait converser avec elles, et avoir leur avis par l'entremise des Pythonisses et des Oracles. Enfin, comme elles jouissaient d'une grande puissance, il fallait implorer leur appui et redouter leur courroux.

Pour amener une transformation dans les croyances de ces peuples, il était nécessaire de leur présenter des idées qui n'en fussent pas trop éloignées. C'est ainsi qu'après leur avoir montré le nouveau Dieu descendant sur la terre comme les Dieux de leur Théogonie, on leur parla de la création de l'homme. La descente dans la matière de l'esprit pur, émanation de Dieu, était bien difficile à comprendre. Pourquoi l'esprit pur était-il descendu dans la matière ? Pourquoi était-il devenu impur et mauvais par le simple fait de ce changement ?

La création, d'après la Genèse, était bien plus simple, et on l'adopta. Le Dieu tout-puissant avait bien pu façonner l'homme de ses propres mains ; et cette croyance était bien moins extraordinaire que celle qui montrait les hommes nés des cendres des Titans, foudroyés par Jupiter après avoir mangé le cœur de Bacchus. D'où deux principes chez l'homme : le bon et le mauvais. Le Bon venant de Bacchus et le Mauvais des Titans. Le récit de Moïse était plus admissible que l'histoire si étonnante de Deucalion et de Pyrrha qui,

pour repeupler la terre après le déluge, créaient des hommes et des femmes en jetant simplement des pierres derrière eux.

Cette idée d'une création émanant toute entière de la volonté et de la puissance d'un Etre suprême, était un progrès ; et, contrairement à l'ancien adage philosophique : *Ex nihilo, nihil* (rien ne se fait de rien), les Pères de l'Eglise proclamèrent que Dieu avait fait sortir le monde du néant. Et en cela encore ils étaient en désaccord avec les gnostiques qui disaient que si Dieu avait créé la terre de rien, Dieu étant parfait, il n'aurait pu créer qu'une œuvre parfaite, que par conséquent, avant la création, il existait une matière éternelle dont Dieu s'était servi. Ces raisonnements subtils ne pouvaient toucher les peuples,

Je n'entreprendrai pas le résumé même sommaire de toutes les théories imaginées pour expliquer la création. Partisan convaincu du progrès infini de l'intelligence humaine, je crois cependant qu'il existe encore pour longtemps, autour de nous, un vaste domaine que les positivistes, comme Herbert Spencer, Auguste Comte et Littré, appellent le domaine de l'inconnaissable. Dans l'état actuel de notre élévation intellectuelle et morale, j'estime qu'il est sage de laisser de côté toutes ces recherches sur l'origine des choses, sur la connaissance de la nature et des attributs de Dieu, et de rester modestement *Agnostiques* pour toutes les questions se rattachant à l'absolu.

Nous rions de la fable des Titans, de celle de Deucalion et de Pyrrha, et de la formation de la femme avec une côte d'Adam ; il est probable que nos petits-neveux riront à leur tour en lisant les raisonnements de certains grands savants qui enseignent que la vie est sortie tout à coup d'un protoplasma extraordinaire qui s'était créé tout seul.

Il faut à chaque âge de l'humanité des croyances religieuses différentes, et ces croyances, de plus en plus épurées, doivent cependant être comprises par l'immense majorité ; c'est pour cette majorité que la croyance se transforme et s'élève.

Etait-il possible à l'époque dont nous nous occupons de remplacer l'anthropomorphisme qui régnait sur les esprits depuis tant de siècles par un idéalisme vague qui ne répondait ni à la mentalité, ni aux aspirations des masses ?

Les peuples pouvaient-ils passer subitement d'un polythéisme enfantin, qui expliquait tout à leurs yeux, à un monothéisme aussi difficile à définir qu'à comprendre ?

Il fallait nécessairement une transition entre ces deux extrêmes, pour que les esprits s'habituaient à s'élever progressivement vers des conceptions de plus en plus pures, de plus en plus dégagées de la matière.

Sans doute, la divinité restait bien encore anthropomorphe ; c'était iné-

vitale : si l'homme veut concevoir Dieu, il ne peut se le représenter que sous sa propre image. Ainsi on comprenait parfaitement Dieu se promenant dans son jardin, conversant familièrement avec sa créature, lui donnant de sages conseils, et prononçant enfin la terrible sentence qui devait suivre la première faute. On ne trouvait même pas trop étonnant que l'Eternel eût fait à Adam et à Eve, des habits de peaux, dont il les avait revêtus. (*Genèse* III, 20.) — Tout cela était acceptable et fut accepté.

Mais ce Dieu était seul, unique, il n'avait pas de rivaux ; il était le Créateur et le souverain Maître du ciel et de la terre, et il était débarrassé de ce cortège de Dieux et de Déeses dont les mœurs, parfois si singulières, jetaient les Esprits dans le trouble, et justifiaient les passions les plus effrénées.

Cette nouvelle conception de la Divinité constituait un immense progrès qui allait engager l'humanité dans une voie toute nouvelle.

De l'orientation qui allait être donnée aux esprits, allait dépendre l'avenir moral des générations futures. Incapables, je le répète, de comprendre la métaphysique des philosophes et des gnostiques, elles auraient peu à peu abandonné la croyance à leurs Dieux, et se seraient trouvées toutes préparées pour accepter les Divinités diverses que les Barbares, leurs vainqueurs de demain, leur auraient imposées.

Jamais, à aucune époque de l'histoire, la lutte entre l'Esprit et la Matière ne s'était présentée d'une façon plus aiguë. Si l'Esprit, si les grandes idées du Christ sur la morale, sur l'altruisme, sur l'amour, n'arrivaient pas à triompher, la barbarie allait recouvrir l'Europe ; les âmes seraient restées enlisées dans le fétichisme, et la frêle civilisation des Romains, dépourvue de toute morale, incapable de résister à la brutale poussée des invasions, aurait disparu pendant des siècles. Elle subira une éclipse momentanée ; mais elle renaîtra puissante sous l'influence des préceptes de l'Evangile, conservés dans les sanctuaires chrétiens.

Il était donc nécessaire que l'Idée religieuse évoluât, et qu'elle fût délivrée en partie, de la gangue qui la voilait. Certainement la délivrance ne fut pas complète ; elle ne pouvait l'être à cette époque. De longs siècles s'écouleront avant qu'elle puisse se montrer dans toute sa pureté.

Les Pères de l'Eglise comprirent tout le danger qui menaçait l'évolution ; ils virent qu'il était impossible de répandre dans les esprits des conceptions réservées jusqu'alors aux initiés de la doctrine secrète ; ils luttèrent de toutes leurs forces contre les idées trop avancées des gnostiques et des néoplatoniciens ; et, sous l'influence des directeurs invisibles, ils édifièrent un corps de doctrine qui pût être compris et accepté par tous.

(A suivre.)

SENEX.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme FLORENCE MARRYAT. (*Traduit de l'Anglais.*)*(Suite.)*

CHAPITRE III

CURIEUSES COÏNCIDENCES.

Avant de poursuivre mes recherches privées, je crois devoir dire un mot relativement à la permission que j'obtins de me livrer à l'étude du spiritualisme. Lorsqu'il m'arrivait d'exprimer la curiosité qu'il me causait, je voyais s'élever de tous côtés cette objection que, étant catholique, je ne pouvais, en aucune façon, m'occuper de cette question.

Il est de fait que l'Eglise défend formellement de se livrer à la nécromancie, c'est-à-dire à l'évocation des morts. « Nécromancie », voilà un mot terrible ! Est-il pas vrai ? Spécialement pour les gens qui ne comprennent pas ce qu'il signifie et l'associent simplement au silence de la nuit, aux cercles magiques, aux chaudières bouillantes, et au grand diable en personne avec ses deux cornes et sa queue. Il me semble pourtant étrange que l'Eglise catholique, dont la vraie doctrine est remplie de spiritualisme, et qui en fait même un article de foi en nous disant que les Saints entendent nos prières, et nous assistent dans les actes quotidiens de notre vie, elle qui nous recommande de nous prosterner chaque matin aux pieds de notre ange gardien, puisse considérer comme illégal de communiquer avec les parents que nous avons perdus.

Je ne saisis pas la différence, ni l'iniquité qu'il peut y avoir entre parler à John Powles, qui fut et est encore un ami très cher et très fidèle, et Saint Pierre d'Alcantara, qui est un vieillard que je n'ai jamais ni vu ni connu de ma vie. Ils furent tous les deux des hommes, tous les deux des mortels, et sont tous les deux des esprits. Encore une fois, ma mère, qui fut certainement une femme pieuse, et qui se trouve maintenant dans l'autre monde, est aussi capable de s'intéresser à mon bonheur et de s'efforcer de consolider l'espoir de notre réunion future que Sainte Véronique Guiliani, ma patronne.

Cependant, si je passais la moitié de mon temps en prières devant l'autel de Sainte Véronique, pour lui demander aide et protection, j'agirais suivant les préceptes de l'Eglise, tandis que si je faisais la même chose à la tombe de ma mère, ou bien, si je lui parlais dans une séance, j'aurais tort.

Ces distinctions sans la moindre différence, me semblent des noix un peu dures à casser, et je me croyais tenue à soumettre le cas à ma conscience avant d'aller plus loin dans mes investigations.

C'est un fait que j'ai rencontré, autant de protestants que de catholiques

(principalement dans la classe élevée), parmi les investigateurs du Spiritisme, et je n'en ai point été surprise, car, qui peut mieux comprendre et apprécier la beauté des communications du monde des esprits que les membres de cette Eglise, qui nous enseigne à croire à la Communion des Saints comme à un mystère toujours actuellement vrai quoique invisible.

Que mes connaissances catholiques aient ou non obtenu l'autorisation d'assister à des séances, cela ne me regarde pas, mais j'ai eu le soin de me la procurer pour moi-même, et je le dis ici, parce que des bruits sont constamment montés jusqu'à moi, de gens ayant dit derrière mon dos, que je ne puis être catholique « parce que je suis spirite ».

Mon directeur, en ce temps-là, était le Père Dalgairn, de l'Oratoire de Brompton, et c'est à lui que je soumis mes embarras. J'étais bien connue pour un écrivain de journaux et de revues, et, me voir dans l'impossibilité d'assister aux réunions spiritualistes afin d'en rendre compte eût porté préjudice à mes intérêts professionnels.

Je représentai cela au Père, et bien qu'il protestât en dessous, il m'accorda la permission de poursuivre mes recherches dans l'intérêt de la science. Il fit plus que mettre ma conscience à l'aise, il prit intérêt à ce que j'avais à lui dire à ce sujet, et nous eûmes ensemble bien des entretiens s'y rapportant. Il me prêta de sa propre bibliothèque : *Les Vies des Saints*, connus pour avoir entendu des voix, eu des visions, de ceux, en somme, qui, comme moi-même, avait été victimes d'« illusions d'optique ». Parmi ceux-là, je trouvai le cas de Sainte Anne-Catherine d'Emmerich, tellement semblable au mien, qu'il me vint à l'idée que, moi aussi, je pouvais bien n'être qu'une sainte déguisée. Cela n'est pas encore venu, mais, rien ne dit que cela n'advientra point.

Elle avait coutume de voir des esprits flotter autour d'elle comme elle se rendait à la messe, et elle les entendait lui demander de prier pour eux, en lui montrant les taches qu'ils avaient sur leurs robes (leurs péchés, sans doute).

Des instruments de musique jouaient souvent seuls sans mains, en sa présence, et, des voix sortant d'invisibles gosiers chantaient à ses oreilles, ainsi qu'ils avaient fait pour moi. J'ai seulement inséré ce passage pour la satisfaction de mes connaissances catholiques, qui ont assisté aux séances données par moi et qui, probablement, seront les premières à se récrier contre la publication de nos communes séances. J'ai confiance qu'elles voudront bien reconnaître, après avoir lu ces lignes, que je ne suis pas plus malicieuse qu'elles-mêmes, bien que je sois plus courageuse en avouant mes opinions.

Avant de commencer ce chapitre, j'ai eu une discussion avec cet ami intime appelé « moi-même », qui ne m'a que trop souvent vaincue dans

la « bataille de la vie » ; à savoir, si j'oserai dire quelque chose des tables qui frappent et qui se balancent. Le fait d'employer un objet de mobilier si commun qu'une table, comme agent de communication avec le monde invisible, a excité tant de ridicule, et ouvert un champ si vaste à la chicanerie, que j'ai pensé qu'il serait plus sage de laisser tomber le sujet et de me renfermer dans ces phrases qui sont du domaine de la science, de l'art, de la religion, ou de tout ce que le lecteur préférera de ce qui s'explique ou se décrit sur le papier.

Les philosophes du XIX^e siècle ont inventé tant de noms pour la cause qui fait qu'une table tourne, bascule et frappe, que je me sens tout à fait incapable, moi qui ne suis pas philosophe, de leur tenir tête. Il y a la force « magnétique, la force psychique » ; il y a la « cérébration inconsciente ou lecture par le cerveau », et il est excessivement difficile de dire le dernier mot des raisons privées qui feront croire aux gens, que les réponses qu'ils reçoivent ne sont pas les émanations de leurs propres cervelles. Je n'essaierai nullement de réfuter leurs raisonnements sur chaque point de vue. Je vois si nombreuses les difficultés de la route, que j'ai refusé avec persistance pendant des années, de m'asseoir à la table avec des étrangers, car c'est seulement une étude prolongée de la question qui puisse convaincre les gens, de ces vérités.

Je ne vois pas, d'ailleurs, ce qu'il y a de si insensé à communiquer par le moyen des coups frappés ou des balancements d'une table, ou de tout autre objet. Ces légères indications d'une influence extérieure, étrangère à nous, ne sont pas nécessairement limitées à une table. J'en ai reçu à travers une boîte en carton, un chapeau d'homme, un tabouret de pied, les cordes d'une guitare, sur le dossier de ma chaise, et même par l'oreiller de mon lit. Qui donc, parmi les philosophes dont j'ai parlé, pourrait indiquer un moyen de communication plus simple ?

J'ai posé la question suivante à des hommes habiles : Supposez qu'après avoir été capable de causer et d'écrire avec moi, vous ayez été subitement privé de parler et d'agir par le toucher, et que vous soyez devenu invisible, de telle sorte que vous ne puissiez pas vous faire comprendre pas signes ? Quel meilleur moyen que par « raps (coups frappés), ou par secousses, à l'aide de certains objets, quand le mot ou la lettre que vous avez à l'esprit est nommé, auriez-vous trouvé pour causer avec moi ? Et mon homme habile n'a jamais été capable de me proposer un système plus commode, plus sensible, et si quelqu'un peut m'en indiquer un, je serai très heureuse de l'apprendre.

Les incidents qui vont suivre ont tous été produits par les plus ridicules balancements d'une table qui a malgré cela pu frapper notre esprit.

En feuilletant le cahier des notes que j'ai fidèlement gardées depuis la

première séance qui fut tenue chez moi, j'ai trouvé beaucoup de preuves d'identité qui se produisirent à l'aide de ma propre médiumnité, et qu'il est impossible de mettre sur le compte de la lecture des pensées. On comprendra à qui j'ai dédié ce chapitre, et j'espère qu'on voudra bien remarquer avec quelle habile précaution j'en ai choisi le titre.

Par ma mère, j'ai quelques gouttes de sang écossais, et je pense qu'elles m'ont été de quelque utilité. — « Curieuses coïncidences », pourquoi ? Le critique le plus captieux et le plus incrédule, ne peut rien trouver à reprendre à un titre si modeste et si peu prétentieux. Chacun croira donc à la possibilité de si « curieuses coïncidences ».

Ce n'est qu'au mois de juin 1873, que nous formâmes un cercle privé, et que nous eûmes des réunions régulières. Cela nous causa, par la suite, un si réel intérêt que l'habitude fut prise de nous réunir chaque soir, et quelquefois jusqu'à 3 et 4 heures du matin, au grand détriment de nos facultés mentales et physiques.

Nous opérons rarement seules, Annie et moi, étant généralement rejointes par deux ou trois amis du dehors, et les résultats furent quelquefois très effrayants quand le cercle était fort.

Le compte rendu de ces séances tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, s'étend sur une période de plusieurs années, mais je compte me restreindre à ne relater que quelques incidents que vérifièrent les événements subséquents.

Les moyens par lesquels nous communiquions avec les influences environnantes étaient ceux habituels. Nous nous asseyions autour de la table et nous posions nos mains dessus, et moi ou tout autre qui pouvait être choisi à cet effet, épelions l'alphabet, et les raps ou les balancements se produisaient dès que la lettre désirée était nommée. Ce procédé n'est pas aussi lent qu'on pourrait le croire et, avec de l'habitude, on arrive à obtenir une longue conversation ; un médium est bientôt capable de deviner le mot épelé car, après tout, il n'y en a pas tant dont on se serve dans une conversation générale.

En plusieurs occasions, est venu à notre table un esprit du nom de « Valérie », mais qui refusait d'ajouter autre chose, aussi pensions-nous que c'était un esprit désœuvré ou frivole, et nous avons été dans l'obligation de le renvoyer, lorsqu'un soir, pourtant, le 1^{er} juillet, notre cercle s'étant augmenté de M. Henry Stacke, le nom de Valérie se représenta, et l'entretien suivant fut engagé :

« — Qui est-ce ? », me dit M. Stacke. — « Oh, répondis-je négligemment, c'est un petit diable, Valérie n'a jamais rien à dire. » La table s'agita violemment à cette réflexion et les coups donnèrent (en français). — « Je ne suis pas un diable. » — « Oh ! oh ! Valérie, vous parlez donc maintenant, pour qui venez-vous ? » — « Pour M. Stacke. » — « Où l'avez-vous rencontré ? » — « Sur le continent. » — « A quel endroit ? » — « Entre Dijon et Mâcon. »

— « Comment fîtes-vous sa connaissance ? » — « Dans un wagon de chemin de fer. » — « Que faisiez-vous donc là ? » Ici, elle revint au français, et dit : « Cela m'est impossible à dire. »

M. Stacke, à ce moment, fit observer, qu'effectivement, il avait fait ce voyage entre Dijon et Mâcon, mais une seule fois dans sa vie et que si, réellement, Valérie était alors avec lui, elle devait se souvenir de quelque chose, de particulier concernant un compagnon de voyage.

— « Mais oui, mais oui ! Il était fou. » Ce qui se trouva être parfaitement exact. Et M. Stacke se rappela que deux dames qui étaient dans le même compartiment, semblaient si grandement effrayées, qu'il les avait aidées à passer dans un autre.

Valérie ajouta : « Priez pour moi. » — « Pourquoi, Valérie ? » — « Parce que j'ai beaucoup péché. »

Il y avait un esprit qui fréquentait notre société, à la même époque, et s'appelait « Charlie » ; il fit connaître que son vrai nom avait été « Stephen, Charles, Bernard, Abbot », qu'il avait été un moine d'une grande érudition littéraire, qu'il avait embrassé l'état monastique sous le règne de la reine Marie, et apostasia pour des raisons politiques, sous celui d'Elisabeth, et était, depuis lors, attaché à la terre. Charlie nous demanda une nuit de chanter, et nous fredonnâmes le refrain assez vulgaire de « Champagne Charlie », contre lequel il s'éleva hautement, demandant quelque chose de plus sérieux. Je commençai : *Ye banks and braes o'bonnie Doon* (Vous rivages, co-teaux et vertes plaines). — « Pourquoi cela, c'est aussi mauvais que l'autre ? » dit Charlie, c'était une chanson obscène de ribauds, du temps de la reine Elisabeth ; les reîtres ivrognes avaient l'habitude de la chanter dans les ruelles, quand ils regagnaient leurs demeures en déambulant la nuit. — « Vous devez vous tromper, Charlie, c'est un joli air bien connu d'Ecosse. » — « Il n'est pas plus écossais que je ne suis Ecossais, répliqua-t-il, les Ecossais disent qu'ils ont tout inventé ; c'est un air du temps d'Elisabeth, demandez à Brinley Richards. »

Ayant le plaisir de connaître ce gentleman, qui avait une grande autorité en fait de ballades nationales, j'eus recours à lui pour cette information, et je reçus une réponse disant que Charlie avait raison, ce dont M. Richards avait acquis la preuve en cherchant parmi de vieux manuscrits du British Museum, dans le but d'établir la vérité avec certitude.

Une autre fois, je donnais une séance à un officier d'Aldershot, un mien cousin, qui était très enclin à tout tourner en ridicule. Après m'avoir tourmentée pour avoir cette séance, il commença par tricher lui-même et m'accusa de le tromper, au point de fatiguer ma patience. A la fin, je lui proposai de faire une expérience, bien que j'eusse peu d'espoir de succès. — « Demandez à John Powles, de se rendre à Aldershot, proposai-je, et de

venir nous rapporter ce que disent en ce moment vos camarades, les officiers. » — « Oh oui ! par Jupiter, voilà une idée géniale ! Ici ! ami Powles, conduisez votre cher esprit au camp, s'il-vous-plait, voir à la caserne du 84^e, ce que fait le major R..., et venez nous dire la chose. »

L'invisible messenger revint trois minutes environ après ces paroles. — « Le major R..., épela Powles, est commandé pour un service ; il est assis sur le bord de son lit, changeant son pantalon d'uniforme, contre une paire de culottes grises (petite tenue de manœuvre). »

— « Je suis certain que cela n'est pas vrai, dit mon cousin, parce que les hommes ne sortent jamais à cette heure de la journée. » Il était alors 4 heures de l'après-midi, ce que nous prîmes soin de constater. Mon cousin remonta au camp le soir même, et m'adressa le lendemain un mot, pour me dire : « Le camarade Powles est vraiment malin ; tout était vrai : R..., reçut inopinément l'ordre de faire sortir sa compagnie hier après-midi ; il est rentré aux baraques où il a changé sa tenue de ville pour le complet gris, à 4 heures juste. »

J'ai toujours trouvé mon ami Powles (lorsqu'il veut bien condescendre à faire plaisir à des étrangers), remarquablement correct et exact, dans le détail des pensées comme des actions des absents désignés même lorsqu'ils sont à l'autre bout du monde.

Un certain après-midi, l'idée me prit d'aller rendre une visite à une dame W..., que je trouvai en pleine conversation spiritualiste avec une grosse femme, et un homme commun, individus matériels, de mine peu sympathique, que la chaleur excessive d'un brûlant soleil d'août, rendait plus désagréable encore. — « Oh ! voici Mme Ross-Church, s'écria Mme W..., en m'apercevant, elle va nous entretenir des esprits. Venez vous asseoir à la table, chère Mme Church, et donnez-nous une « séance ». Une séance, par cette atmosphère brûlante, éclatante d'août, et avec deux êtres stupides, peu intéressants, presque muets, plus qu'indifférents et qui, entendant l'invitation que me faisait Mme W..., eurent certainement la pensée qu'elle avait un bourdon dans la cervelle !... Je protestai, je raisonnai, ma plaidoirie fut vaine. Mon hôtesse continua à se faire plus pressante, et la société insistant aussi, mit la visiteuse à la merci de la maîtresse de maison. Alors, d'une humeur de chien, j'arrachai mes gants et plaçai mes mains avec indifférence sur le guéridon. A peine y étaient-elles, que la phrase suivante fut rapidement dictée : « Je suis Edward G... Est-ce que vous avez payé à Johnson, les 17 livres 12 schellings, que je vous ai remis pour ma sellerie ? » Le gros monsieur assis juste en face de moi devint de toutes les couleurs, et essaya de balbutier une réponse pendant que sa femme roulait confusément les yeux. — « Qui êtes-vous ? demandai-je à l'esprit. » — « Lui me connaît..., son ancien colonel ; pourquoi Johnson n'a-t-il pas reçu cet argent ? »

Ceci est ce que puis appeler une cruelle coïncidence, et beaucoup de semblables se sont présentées par moi, quelques-unes entre autres, qui ont obligé des personnes de ma connaissance à quitter la table en faisant serment de tirer vengeance de moi, et mettant leurs cervelles à la torture pour découvrir qui avait pu me dire le secret de leurs peccadilles.

L'individu en question, dont je ne me rappelle même pas le nom, confessa qu'en certains points, l'identité du fait semblait vraie, mais il se garda bien de nous confier si Johnson reçut jamais les 17 livres, 12 schellings.

J'avais une jolie levrette anglaise appelée *Clytie*, un cadeau d'Annie Thomas. Cette bête avait la permission de s'éloigner de la maison jusqu'à Colville Road parallèle à Porto Bello Road, quartier peu fréquentable, composé de boutiques sordides, dont l'une où se débite de la friture de poissons, était d'une intolérable nuisance, par le parfum horrible dont elle remplissait l'air d'alentour. Un jour *Clytie* s'étant éloignée plus que de coutume, je fus anxieuse et la crus perdue pour tout de bon. Je fis afficher des AVIS, promettant une récompense à qui me rapporterait ma petite levrette. Le soir, Charlie vint à la table et dit : « N'offrez pas de récompense pour votre chienne, envoyez-la chercher. » — « Où ? demandai-je. » — « Dans la boutique de friture de Porto Bello, envoyez votre cuisinière voir. » Je dis à la servante désignée, que je venais d'entendre dire que la levrette était retenue chez le marchand de friture, et d'aller s'enquérir. Elle revint avec *Clytie*. Son récit fut que l'homme à la friture avait été fort insolent, qu'alors elle avait élevé la voix pour lui répondre et avait entendu l'aboïement aigu, particulier à la levrette, et qui provenait de l'étage au-dessus. Courant avant que l'homme l'en pût empêcher, elle avait trouvé *Clytie* attachée au bois d'un lit, avec un bout de corde ; enfin, la servante appelant un policeman, s'était fait remettre ma chienne.

Que de fois j'ai entendu dire que le Spiritisme n'est d'aucune utilité, et moi-même, je n'avais osé le prétendre ; pourtant, l'incident ci-dessus rapporté, est au moins une exception à la règle.

Un autre jour, étant à l'étranger, un abbé catholique me pria d'avoir une séance avec lui, mais n'ayant jamais vu de manifestations, il n'y croyait pas, avouant cependant sa curiosité à leur sujet. Je ne savais rien de lui, sinon qu'il était Jésuite et ami de ma sœur, chez qui j'étais descendue. Comme il parlait l'anglais, notre entretien eut lieu dans cette langue. Il me déclara, au préalable, que s'il pouvait obtenir quelque preuve complètement personnelle il n'aurait plus de raison pour douter de l'évidence. En conséquence, je le laissai conduire l'investigation à sa volonté, me bornant à servir d'intermédiaire entre lui et les esprits. Aussitôt que la table se mit en mouvement, il posa directement des questions sans demander qui lui répondait. — « Où est ma chasuble ? » A cette demande, je me dis qu'une chasuble de prêtre

doit être ou suspendue à la sacristie, ou pliée chez lui, ou en réparation ; mais la réponse fut bien loin de mes conjectures. — « Elle est au fond de la mer Rouge. » Le prêtre tressaillit, mais continua : « Et qui l'y a jetée ? » — « Elias Dodo. » — « Dans quel but a-t-il commis cela ? » — « Parce qu'il trouvait le paquet un encombrant fardeau et n'attendait aucune récompense de sa livraison. » L'abbé regarda en l'air, comme s'il eût réellement aperçu le diable ; il essuya son front en sueur, et fit cette dernière question : « De quoi avait été faite cette chasuble ? » — « Avec la robe de mariage de votre sœur. » Alors, mon interlocuteur m'expliqua, qu'effectivement, sa sœur lui avait fait broder une chasuble dans sa robe de mariée, façon pieuse d'exprimer sa gratitude envers l'Eglise, mais que, avec le temps, elle était devenue vieille et usée, et que son évêque lui avait ordonné, dans une de ses tournées pastorales, de la remplacer par une autre.

Né voulant pas jeter ce souvenir fraternel, il s'était décidé à envoyer la vieille chasuble à un des missionnaires dans l'Inde, où, étant pauvres, ils sont moins difficiles quant à la mode. Il avait confié le paquet à un homme appelé Elias Dodo, nom bien singulier ; mais ni le missionnaire, ni le Jésuite n'avaient plus jamais entendu parler de la chasuble, pas plus que de l'infidèle messenger.

Un jeune artiste du nom de Courtney, l'un de mes visiteurs habituels, me demanda une séance privée. La table commença à frapper une série de consonnes formant un galimatias tellement incompréhensible, que je m'arrêtai en exprimant ma surprise ; mais M. Courtney, lui, semblait fort intéressé, et me pria de remettre les mains sur le meuble. Après la communication achevée, il me dit : « Voilà une des choses les plus merveilleuses que j'aie vues et entendues ; mon père était bien là et, par cette table, il a parlé avec moi dans la langue gaëlique ; il m'a dit la devise de notre famille, et tout ce qui se rattache au lieu de ma naissance, et à mes parents du pays de Galles. » — « Je ne savais pas que vous fussiez Gallois. » — « Oui, je le suis, me répondit-il, mon vrai nom est Powell, et si j'ai adopté celui de Courtney, c'est par raison professionnelle. Tout cela était nouveau pour moi, mais en tous cas, on peut croire que je ne sais point parler le gallois.

Je pourrais multiplier de tels exemples à la douzaine, si je ne craignais d'importuner mes lecteurs ; du reste, la plupart de ces cas sont d'une intimité qui m'en rendrait la publication impossible, et c'est là l'un des obstacles qui se dressent pour empêcher parfois de donner des preuves de la vérité du Spiritualisme.

Avec la permission des intéressés, je pourrais raconter les particularités d'un procès bien connu, dans lequel l'évidence incontestable, les noms et les adresses des témoins furent tous fournis par ma médiumnité, et donnèrent gain de cause dans l'affaire à la partie qui vint à moi, pour obtenir des informations reconnues exactes.

Quelques-unes des coïncidences racontées dans ce chapitre pourraient probablement être attribuées par les sceptiques, au pouvoir mystérieux de la lecture des pensées.

Quoi qu'il en soit, et comment cela peut-il se produire en dehors de la médiumnité, c'est ce que j'essaierai d'expliquer par les faits que je vous raconterai dans le chapitre suivant.

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction : LEOPOLD DAUVIL.

Comment on devient Spirite

L'homme, *ce jonc qui tremble au vent*, qu'un souffle abat, qu'un souffle plus puissant relève, ne jouit sur son globe mesquin que d'un système restreint de facultés et de sensations. Sa raison est faible et incertaine ; mais, quoique né d'hier, il a été mis en possession de lueurs suffisantes pour éclairer sa route et acquérir la preuve de l'existence de Dieu et de la vie future, qu'il a incessamment sous les yeux.

Mais l'idée superbe qu'il a de son espèce et sa présomption de ne rien admettre au-dessus de lui, l'empêchent d'acquérir cette preuve ; il est dans sa destinée que sa raison ne doit s'éclairer qu'à force d'aiguillons et d'amertumes.

C'est ainsi que (le mystère m'attirant), j'avais essayé de pénétrer l'essence intime des choses ; mais voulant comprendre avant de croire et n'ayant pas compris l'œuvre, l'esprit oblitéré par l'orgueil, ballotté entre le doute et l'erreur et ayant à choisir entre un Dieu impossible et l'athéisme, je choisis l'athéisme.

J'errais donc sans boussole et sans voie, enveloppé d'ignorance et de présomption, niant Dieu et tout ce que ma raison ne pouvait concevoir, sans souci de la vie future, suivant ce que suit la foule troupeau vulgaire attaché à la terre et cherchant ce qu'elle donne.

Esprit fort, persuadé que j'avais tout sondé, que Dieu était une invention absurde ne supportant pas l'examen, j'avais des lazzi faciles, des quolibets malveillants, pour ceux qui, ayant au cœur un deuil, trouvaient dans leur croyance à la survie, un espoir dans l'avenir, un adoucissement à leur douleur.

Non content d'être matérialiste pour moi-même, je considérais qu'il était de mon devoir d'homme renseigné de répandre la clarté où était la nuit, d'éclairer ceux qui avaient la faiblesse de croire aux rêveries d'une vie fu-

ture, de les amener à mes sentiments, de faire pénétrer dans leur esprit mes principes raisonnés et infaillibles.

J'étais dans cet état d'âme quand un jour (nous avons tous de ces dates funèbres), ce qu'on appelle le « Destin aveugle », c'est-à-dire l'inexorable, mais juste Loi, me mit la main sur l'épaule et m'obligea à courber la tête et plier les genoux :

Mon enfant unique, ma fille chérie, me fut brusquement enlevée, en pleine santé, en pleine vie.

Le coup fut rude. Je fus brisé, anéanti ; ma raison chancela.

Quand on a vécu pendant douze ans avec un être qu'on adore, qui fait votre joie, votre bonheur, votre vie, et que tout d'un coup, sans y être préparé, on le voit s'en aller, laissant la maison vide pour toujours, c'est une effroyable douleur.

J'avais vu autour de moi de pareils malheurs, mais sans en chercher les causes et sans penser qu'ils pourraient m'atteindre un jour !

Eperdu, sentant tout s'effondrer, semblable au naufragé qui interroge l'horizon pour y chercher du secours, je regardai en haut ; le ciel était muet. Je demandai aux hommes des conseils, un moyen de sortir de l'affreux cauchemar dans lequel je me débattais. Les uns me répondirent par mes propres affirmations : « La mort est la fin de toute chose. » D'autres me parlèrent des consolations de la religion ; mais j'étais trop fortement atteint pour que ce seul secours pût m'être utile. Je voulais un guide sûr, une lumière capable de dissiper mes doutes, une branche de salut plus solide ; des hypothèses ne pouvaient me suffire.

Cependant, au milieu de mes tortures, je fus pénétré d'un sentiment étrange ; une idée insensée me vint à l'esprit : je fus comme *imprégné* de la conviction que je reverrais mon enfant plus tard, chez moi, telle qu'elle était quand elle disparut ; que sa disparition n'était que momentanée. Je repoussai de toutes mes forces cette impression *absurde*, qui, malgré tout, persista quelque temps en mon esprit, puis s'évanouit.

Plein de trouble et d'incertitude, seul en face du problème insondable, je cherchai le pourquoi de cette vie, qui ne cause que des pleurs, maudissant cet agent mystérieux qui frappe toujours, et qu'on ne voit jamais. Je sentais qu'il me manquait quelque chose. Je ne savais de quel côté aller pour trouver Dieu, que ma raison appelait enfin.

J'essayai même de revenir aux enseignements de ma jeunesse, mais ils ne purent m'expliquer la concordance de la bonté du Créateur, avec le mal, avec les souffrances des créatures ; je ne pouvais croire à tous ces principes contredits par la logique, à un Dieu cruel et impitoyable, à l'enfer, aux peines irrémissibles.

Je restai ainsi dans le vide et la désespérance, en face de mon mal, jus-

qu'au jour où, *par hasard*, la manne spirite me tomba dans les mains sous la forme d'un livre d'Allan Kardec.

L'admirable doctrine, qui vivifie et calme, dont j'avais eu autrefois une vague intuition, fut ma voie de salut. Je saisis avec une joie immense le fil conducteur qui me guida à travers le labyrinthe des mystères dont on avait nourri mon enfance.

Je lus avidement ces sublimes recueils d'une philosophie qui élève l'âme et la console, qui éclaire la raison et l'intelligence ; cette croyance douce et consolante qui nous enseigne que Dieu ne frappe jamais sans cause ; que pour un mal passager il y a d'éternels bienfaits dans ses conséquences ; que le néant est un mythe ; que nous ne devons point nourrir en notre âme un deuil éternel ; que la mort, cet épouvantail, est un réveil à la vie normale, dans laquelle je retrouverai l'être que j'ai chéri ; que les mêmes êtres reviennent longtemps sur la terre pour développer leurs capacités par le travail et devenir aptes à un fonctionnement supérieur ; que les souffrances ne sont que des épreuves ou des corrections de minime durée ; que rien de fatal ne pèse sur nous et que l'âme n'est jamais plongée dans la souffrance sans être mise en même temps en demeure d'en profiter.

Je ne sentais plus autant la pesanteur du fardeau qui m'accablait. Je savais que la mort n'est pas le dernier mot de l'existence, et que ceux que nous regrettons ne sont pas perdus sans retour.

Mais le doute, le doute plein d'angoisses, qui étreint ceux qui commencent, parfois, me tenaillait parfois. Je me demandais si je ne caressais pas une douce illusion, et si je ne tomberais pas du haut de cette chère espérance dans la plus cruelle déception.

La plaie saignait encore.

... La mère au cœur meurtri,

Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
 Resta trois mois, sinistre, immobile dans l'ombre,
 L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
 Et regardant toujours le même angle du mur.
 Le médecin disait : « Si Dieu pouvait distraire
 « Ce cœur triste et donner à l'enfant mort, un frère ! »
 Mais elle s'écriait en tombant à genoux :
 « Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux
 « O mon doux endormi, toi que la terre glace,
 « Tu dirais : on m'oublie ; un autre a pris ma place,
 « Ma mère l'aime et vit ; elle le trouve beau,
 « Elle l'embrasse, et moi, je suis dans mon tombeau !
 « Non, non ! » Ainsi pleurait cette douleur profonde,
 Et pourtant elle mit un autre enfant au monde.
 Le père, tout joyeux, cria : « C'est un garçon ! »

Mais le père était seul joyeux, dans la maison ;
 La mère, en l'allaitant, restait morne, accablée,
 Pensant au nouveau fils moins qu'à l'âme envolée
 Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
 Elle disait : « Cet ange en son sépulcre est seul ! »
 O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue !
 Elle entendit, — avec une voix bien connue, —
 Le nouveau-né parler dans l'ombre, entre ses bras,
 Et tout bas murmurer : « C'est moi : ne le dis pas ! »

VICTOR HUGO.

(*Le Revenant.*)

Le Rêve s'est réalisé, le miracle s'est accompli. Grâce à Dieu, l'âme envolée est revenue sur la terre au milieu de ceux que, *par ordre*, elle avait quittés. Depuis bientôt seize ans la maison en deuil s'est éclairée ; les cœurs meurtris sont revenus à la joie.

Si, dans notre invincible orgueil, les fautes et les malheurs d'un homme n'instruisent pas les autres ; si l'expérience est personnelle, et si nous devons l'acquérir à nos dépens, ne maudissons pas la douleur, qui nous éclaire en nous corrigeant.

EMMANUEL DARCEY.

A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI PLEURENT

Par C. MOUTONNIER.

Encore un excellent livre édité par notre chère et regrettée directrice, à peu près à la même époque que *L'homme terrestre* d'Emmanuel Darcey, et que, pour être juste, nous nous voyons obligé, à notre grande joie, du reste, de recommander aussi chaleureusement que ce dernier. On ne peut pas dire de ces deux ouvrages qu'ils se ressemblent ; — non, assurément ; mais ils se complètent l'un l'autre, et, en tous cas, ils ont quelque chose de bien commun : c'est qu'ils sont écrits tous deux avec la science et avec le cœur. Tous deux aussi ont ce même programme : éclairer et consoler ; et, dans ces conditions, il ne faut pas être bien grand prophète pour leur promettre un égal succès.

M. Moutonnier abrite son œuvre derrière cette belle maxime de Strada :

« Homme, quand tu tiendras la plume,
 « Ce marteau dont l'âme est l'enclume,
 « N'écris que pour la vérité,
 « Pour le juste et l'Éternité. »

A ce puissant et génial philosophe, encore trop inconnu, il emprunte plu-

sieurs passages de son gigantesque poème de *L'Épopée humaine*, et se plaît à les semer à travers les pages de son livre, ainsi que d'instructives et séduisantes illustrations. Que quelques brillants écrivains suivent son exemple et bientôt Strada sortira de l'ombre.

M. Moutonnier écrit pour les « âmes sceptiques et matérielles qui, du néant, ont fait leur Dieu et leur maître ». Il s'adresse « aux âmes tendres et tristes qui marchent seules, éplorées et frissonnantes, dans les sentiers étroits aux pâles lueurs du crépuscule ».

Les pages de son livre nous ont donné l'impression d'un cours idéal professé par un maître d'élite. Chaque chapitre est une leçon, dont le sujet découle naturellement de l'exposé de la thèse générale, et l'on prend un vif plaisir à entendre, si je puis m'exprimer ainsi, le professeur expliquer et développer ses propositions d'une façon impartiale et au moyen d'arguments uniquement empruntés à la science et à la saine raison. Les leçons, comme il est juste, s'enchaînent. L'une prépare l'autre, et l'on est, degré par degré, entraîné à concevoir la justesse de la solution qui est donnée, et qui semble s'imposer au plus controversé comme au plus passionnant des problèmes : l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu.

La thèse choisie par l'auteur est celle qu'inscrivit la sagesse antique au fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. » « Ce mot, dit-il, renferme toute la philosophie, ou plutôt toute la science, car l'humaine philosophie n'arrivera jamais jusqu'à cette connaissance sublime. »

Après avoir établi que tout ce qui existe est, pour lui, dans ces deux termes : « Penser, ne pas penser », il conclut que « ce qui pense » est indivisible, et « ce qui ne pense pas » est divisible ; et il est tout naturellement conduit à chercher l'origine de l'homme et celle du monde.

Il étudie d'abord l'univers et sa cause, examine pour la réfuter la théorie matérialiste qui nie l'existence de Dieu et il arrive à cette magnifique conclusion empruntée à Strada :

« De toute nécessité et à jamais, il faut que la Création existe.

« Il faut qu'elle existe par l'affirmation et par la négation ; par l'amour et par la haine ; par la joie et par la douleur ; par l'organisation et la désorganisation ; par la série indéfinie des âmes et des mondes ; il faut, en un mot, le recommencement de tout dans le rythme éternel de la vie immortelle.

« Dieu nous apparaît donc comme la Cause Unique, sous trois aspects bien distincts :

« Il est Puissance, Vie et Perfection.

« Il est Puissance et Puissance absolue, parce que tout naît perpétuellement de Lui qui n'a jamais commencé d'être et qui contient virtuellement l'idée sériale de tous les possibles.

« Il est la cause de la Vie ou de l'Évolution perpétuelle des êtres dans l'Infini de l'espace et de la durée.

« Il est la Perfection ou l'Idéal, but de toutes les existences, qui tendent toujours au meilleur. »

Enfin, l'auteur en terminant, résume dans ces lignes superbes sa réponse à cette question : Quel est le but de la vie ?

« Ne l'oublions pas, quel que soit le rang que nous occupions dans ce monde, « nous sommes tous frères, nous sommes tous un ». Nous sommes tous appelés à jouir du même héritage ; il y a dans tous les mondes une hiérarchie d'esprits qui commence sur cette terre et se continue au-delà de cette vie, jusqu'à l'infini. — Tous doivent s'entraider.

« La fraternité pour principe, la charité pour moyen, l'harmonie pour but, toute la science de la vie présente et future est là ! »

« Aimer c'est vivre dans l'âme d'autrui ; être aimé, c'est laisser vivre autrui dans son âme ! »

« L'esclavage du corps est terrible, mais incomparablement plus terrible est celui de l'esprit. Instruisez donc les ignorants ; éclairez les pauvres d'esprit ; car l'ignorance est la source de tous les maux...

« Ne bannissez pas de la société les déshérités dont vous craignez le contact comme une souillure. Soyez leurs guides et leurs maîtres...

« La vérité est dans ce qui élève et non dans ce qui abaisse ; dans ce qui relie, et non dans ce qui sépare. Elle est dans cet instinct profond de solidarité qui a fait les grands génies et les grands martyrs ! » . .

... Il n'y a et il n'y aura jamais qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule morale : « La pensée de l'homme tournée vers Dieu, l'adoration et l'hommage du cœur et l'amour universel qui se traduit par la fraternité et la concorde.

« Aucun monde, si élevé qu'il soit, n'a d'autre culte, d'autre religion !... »

Et de la dernière page s'envole un admirable *sursum corda* : « Ma tâche, s'écrie l'auteur, est accomplie ! Mon but est atteint dans ce monde !... »

« Je livre aux vents de la destinée ces pages qui sont l'expression sincère de mes croyances et l'œuvre approfondie de toute une vie d'études et de méditation, éclairée par quelques rayons de joie et obscurcie par beaucoup de larmes ; car telle est la loi de formation, telle est la vie : plus on aime et plus on souffre !... »

Il faudrait, en vérité, tout citer, faire tout entendre jusqu'au dernier cri poussé par l'auteur, le cri sublime d'espérance ; mais nous croyons en avoir assez dit, chers lecteurs, pour vous donner l'envie de connaître l'œuvre d'un écrivain dont vous avez pu apprécier depuis longtemps dans la *Revue* les éminentes qualités ; et pour que vous n'hésitez pas à vous procurer, en la lisant, la douce et salutaire joie de sentir croître en votre âme le désir et le besoin de bien penser et de bien faire.

ALGOL.

BIBLIOGRAPHIE

Contribution à l'étude de l'Alchimie. Théorie et pratique du Grand Œuvre, par Abel HAATAN, 1 vol. in-8° avec figures. Prix : 5 francs. *Bibliothèque Chacornac*, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Ouvrage clair et méthodique, où l'auteur s'est efforcé de satisfaire largement aux exigences de l'esprit moderne.

Il constitue la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui, par ignorance, ont prétendu que l'Alchimie était un art arbitraire dont la pratique ne possédait aucune raison d'être.

M. Abel Haatan nous fait connaître les conceptions philosophiques des alchimistes et expose avec érudition leur Théorie de l'Univers qui, de l'avis de M. Berthelot, est « aussi plausible au fond que les théories modernes les plus réputées ».

Il s'attache ensuite à démontrer que les faits géologiques viennent à l'appui de cette théorie et prouvent, avec évidence, l'existence d'une « évolution naturelle du règne minéral ».

Enfin, avec l'autorité que lui concèdent plusieurs années de travaux et de recherches personnelles, il formule une adaptation rationnelle des théories et des faits à la pratique du Grand Œuvre.

COMMUNICATIONS TÉLÉGRAPHIQUES ENTRE DES ESPRITS

MESSAGE ENVOYÉ PAR DELA L'OcéAN PAR UN CONTROLE A SON MÉDIUM.

MESSAGE TRANSMIS EN QUATRE MOTS.

Remarques faites par le Professeur JAMES HYSLOP de l'Université de Columbia.

Nous extrayons du Journal « The Chicago Daily Tribune » un article des plus intéressants paru dans ses colonnes à la date du 31 octobre, et dont nous donnons la primeur à nos lecteurs.

New-York, 30 octobre, par fil spécial. — Un système de télégraphie, sans fil et sans appareil, a été installé entre les Etats-Unis et l'Angleterre par la Société des Recherches psychiques. Le message fut transmis instantanément entre Mme Piper, qui a été l'objet, il y a deux ou trois ans, d'une longue controverse à sensation, et un médium anglais avec lequel la Société des Recherches psychiques a fait maintes expériences.

Toutes les dispositions avaient été prises au préalable, nous dit le Professeur James Hyslop, de l'université de Columbia, qui se porte garant pour Mme Piper et dirige les expériences de la Société avec elle.

Le message envoyé en anglais fut reçu en latin.

Le message fut envoyé en anglais et était composé de quatre mots. A l'arrivée en Angleterre, le médium le reçut en latin. Ceci est dû, suivant l'expli-

cation donnée par le Professeur Hyslop, à la manière, toute particulière, de la transmission des communications entre les « contrôles » dans l'au-delà et les médiums terrestres. C'est un procédé qu'une personne sans notions scientifiques ne peut facilement comprendre.

Ce n'était pas de la télépathie, c'est-à-dire une communication directe entre deux vivants. Sur ce point, le Professeur Hyslop est certain et affirmatif; c'était une communication qui a eu lieu par l'influence d'un esprit.

Je ne suis pas autorisé, dit-il, à donner le texte du message maintenant (ce soir), ni les conditions exactes dans lesquelles l'expérience a eu lieu. Un compte rendu fidèle en sera fait dans le prochain rapport de la Société ainsi que d'un grand nombre d'autres expériences qui ont été faites depuis la publication de notre dernier rapport. La publication complète des faits expliquera pourquoi le message fut transmis en latin.

Le médium (destinataire) ne savait pas le latin.

Le message, dit le Professeur Hyslop, fut transmis par la conscience subliminale du médium dans cette langue. Remarquez bien qu'elle-même ne sait pas le latin.

Il est probable que le public ne comprend pas quels sont les rapports qui existent entre un médium et son contrôle. — Par contrôle, je veux dire un esprit qui envoie le message. Le médium, comme tout le monde sait, est dans un état mental anormal, quand il reçoit le message — et auquel nous donnons le nom de « clairvoyance ».

Ce que tout le monde ne sait pas, c'est que le contrôle lui-même entre probablement dans un état mental anormal avant de pouvoir envoyer un message.

Exemple d'un autre cas étrange.

Ceci n'est pas le premier exemple qui se soit présenté dans le cours de nos expériences, ajoute le Professeur, quoique ce soit la première fois que cet essai ait été fait intentionnellement. Il y a quelque temps un des membres de notre Société, qui demeure près de Chicago, était en communication avec un de ses parents morts, à l'aide d'un médium. Tout à coup une question lui fut faite :

« Pourquoi Hélène joue-t-elle du piano ? »

Hélène est sa fille qui était alors chez elle près de Chicago. Il regarda aussitôt l'heure qu'il était, et sa montre indiquait 11 h. 30 du matin. En tenant compte de la différence dans les heures, il télégraphia à sa femme pour lui demander ce qu'Hélène faisait entre 11 heures et 11 h. 40 matin. Le médium ne connaissait pas sa fille, et, par conséquent, ignorait quelles étaient ses habitudes. J'oserais même affirmer qu'elle ne savait même pas qu'il eût une fille du nom d'Hélène.

Le contrôle le plus strict a été fait.

Dans la dernière expérience concernant la communication entre les Etats-Unis et l'Angleterre, nous nous sommes assurés de toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents, la tromperie ou la fraude. J'ignore si

le message fut transmis instantanément ; je puis cependant affirmer qu'il fut passé et remis dans l'espace d'une demi-heure. La phrase employée n'était pas une de ces phrases banales qu'il eût été facile de deviner. Elle avait été construite au moment même de l'envoi.

Pour autant qu'il nous est permis de le croire, les conditions d'espace ne sont pas à considérer dans le monde des esprits ; un millier de milles n'est pas pour eux plus qu'un pouce. Toutefois, nous n'avons fait jusqu'ici qu'un petit nombre d'expériences dans ce sens.

Pourquoi Mme Piper fut choisie.

Le Professeur Hyslop dit que puisqu'il est question de Mme Piper, elle n'est pas le seul médium dont se soit servie la Société pour faire ses expériences ; qu'il y en a encore plusieurs autres. Mais elle est la seule dans ce pays, du moins, avec laquelle nous avons fait des expériences sérieuses entourées de toutes les précautions que nécessitent les recherches scientifiques et pendant plusieurs années. Au début surtout, le contrôle fut des plus sévères.

Nous avons reconnu qu'elle était un médium de profession. Nous l'avons mise à l'épreuve pendant près d'un an en lui envoyant des personnes qu'elle n'avait jamais vues auparavant et dont elle n'avait très certainement jamais entendu prononcer les noms. De plus, elle fut surveillée par la police. Plus tard, elle fut envoyée en Angleterre. Son bagage fut très soigneusement visité dans le cas où il s'y trouverait des objets dont se servent les médiums à trucs.

Professeur C. MOUTONNIER.

Nice, le 14 novembre 1904.

SPIRITISME ET SOCIALISME

Le socialisme est, comme on sait, une doctrine soi-disant scientifique, qui se propose pour but la régénération physique, morale et intellectuelle de l'espèce humaine. Les socialistes prétendent améliorer la condition des peuples et procurer, à tous et à chacun des membres de la société, le bonheur en ce monde.

Nous n'avons pas l'intention d'examiner si toutes les aspirations de ces réformateurs sociaux sont fondées, et si les divers moyens qu'ils préconisent sont adaptés ou adaptables à la réalisation de la fin qu'ils veulent atteindre. Nous voulons simplement étudier le socialisme à un point de vue spécial, mais essentiel, au point de vue de la haute philosophie, afin de voir s'il nous conduit réellement dans la bonne voie.

Et, d'abord, qu'est-ce que la haute philosophie ? La philosophie, a dit Pierre Leroux, est une religion qui se cherche, et la religion est une philo-

sophie qui se connaît. « La religion est la condition suprême de tout bonheur social. »

Nous pouvons même ajouter que la religion, dans son sens étymologique, est la condition fondamentale de toute société. Pour que les hommes s'unissent en sociétés, il faut évidemment un lien qui les *relie*. Ce lien est *matériel* pour les sociétés industrielles et commerciales, *spirituel* pour les sociétés proprement dites.

Or, quelle est l'opinion, — la doctrine si l'on veut, — de nos socialistes modernes, au sujet de la religion ?

On sait que le socialisme, dit scientifique, se proclame athée et matérialiste. Il rejette, dit-il, toute métaphysique, tout mysticisme, toute religion, toute idée aux croyances qui dépassent la portée de nos sens et de notre expérience.

« Le socialisme scientifique, écrit M. Paul Louis, écarte soigneusement de sa doctrine toute donnée métaphysique ou religieuse. Il est réaliste et positiviste. Il a affranchi le communisme de tous les éléments parasites et superflus dont sa conception s'encombraît (1). »

En réalité, le socialisme scientifique conforme-t-il toute sa doctrine et tous ses actes à ce programme ? Je ne voudrais pas en répondre, car j'ai toujours observé qu'il n'est pires métaphysiciens que ceux qui se défendent de l'être.

Ce qu'il y a de certain, c'est que beaucoup de solides penseurs estiment que les socialistes sont des croyants, des mystiques, des prophètes, des miraculistes, des métaphysiciens, dans la plus mauvaise acception de ces termes. Ils assurent que leur système social est une pure utopie, basée sur des hypothèses du plus bas aloi ; que, s'ils réprouvent les religions présentes et passées, s'ils se défendent de la foi en Dieu, ce n'est que pour embrasser une foi certainement plus absurde et plus méprisable : La foi en l'Etat, la religion de la Loi, le culte de l'Administration.

Et ce ne sont pas seulement les adversaires de ce socialisme qui contestent à la doctrine le caractère réaliste et positif que la majorité lui attribue ; ce sont les partisans eux-mêmes qui, se jetant la pierre les uns aux autres, s'accusent réciproquement d'être des utopistes, des métaphysiciens. Chaque nouvel auteur de système social reproche à ses prédécesseurs leur utopisme et leur inscience.

C'est ainsi, qu'à M. Anton Menger, le marxisme paraît « une sociologie imbuë de métaphysique indémontrable (2) » ; et que M. Fournière, nous avoue que, jusqu'ici, « le socialisme *scientifique* prophétisait, se faisait le truchement passif de la fatalité... Et c'est un grave péché que de prophétiser, surtout quand on se réclame d'une méthode scientifique (3). »

(1) *Les étapes du Socialisme*, p. 307.

(2) *L'Etat socialiste*. Introduction, page IV.

(3) *Les théories socialistes au XIX^e siècle*. Préface, p. XXX.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si vraiment les socialistes sont métaphysiciens ou non ; ce qui nous intéresse plus directement, c'est qu'ils se disent matérialistes, et qu'ils affectent de rejeter toute croyance spiritualiste en la survivance de l'homme après cette vie. Ils considèrent toutes les spéculations sur l'âme humaine, et sa survivance au corps, comme dénuées non seulement de toute réalité, mais de toute probabilité, et même de toute possibilité. Les doctrines qui soutiennent ces idées sont pour eux de vieilles chansons qui ont pu servir à bercer notre enfance et à bermer nos aïeux, mais qui ne conviennent plus à des adultes, à des hommes forts comme nous. Ils s'efforcent de borner l'idéal du genre humain à cette vie terrestre et nous conseillent de ne nous occuper que de cette affaire. Ils vont plus loin, ils prétendent nous y contraindre en proscrivant de la société édenique qu'ils rêvent, tout ce qui dépasse le cercle de nos sens et de notre intellect.

Leur prétention est-elle rationnelle ? Leur idéal n'est-il pas un peu... bas, pour ne pas dire bestial ?

Si les socialistes se bornaient à repousser la religion catholique, avec ses dogmes et ses mystères du péché originel, de l'incarnation, de la rédemption, de la grâce, de la prédestination, du paradis et de l'enfer, des indulgences, etc., etc. ; s'ils refusaient de s'incliner devant le Dieu des Armées, avide de sang et de carnage ; s'ils conseillaient aux peuples de ne plus écouter les « pasteurs d'âmes », les loups vêtus en bergers, qui promettent à leurs brebis le bonheur dans la vie future, à condition qu'ils leur laissent, à eux, pasteurs, la jouissance des biens de ce monde ; si, enfin, ils ne proscrivaient que les religions dont le principe est d'être crues parce qu'elles sont absurdes, tout esprit scientifique et vraiment religieux ne pourrait que les approuver et se joindre à eux.

Mais tous les abus que nous venons d'énumérer, sans parler de ceux que nous omettons, ne sont pas l'essentiel de la religion. Ils ne sont même pas du domaine de la religion, mais de la superstition, « croyance qui a pour base l'ignorance », dit le Dictionnaire, et qui, ajouterons-nous, au lieu de relire, divise.

C'est par aversion contre le catholicisme, que les socialistes condamnent toute religion. Mais le catholicisme, si même il est une religion, n'est pas la seule existante, ni la seule possible. Il y en a d'autres, il y en a encore, et l'on peut en concevoir de nouvelles. Pourquoi la fécondité religieuse du cerveau humain serait-elle tarie plutôt que sa fécondité artistique, industrielle, etc., etc. ?

La vraie religion, comme l'a déjà indiqué Pierre Leroux, doit être la synthèse la plus générale possible, étant donné l'état actuel des connaissances humaines ; elle doit être la philosophie de la philosophie. Elle doit relier les effets entre eux et avec leurs causes ; elle doit montrer l'enchaînement des moyens et des fins.

La vraie religion est celle qui relie entre eux les hommes présents, passés et futurs, qui les rattache à leur principe originel et les dirige vers leurs fins. Cette religion, cette doctrine, — cette hypothèse, si l'on veut, — qui forme le lien des générations humaines, c'est celle qui a pour principe l'âme, sa survivance, la pluralité de ses existences progressives.

Cette hypothèse — mettons que ce ne soit qu'une hypothèse, pour la laisser sur le même pied que les autres, — cette hypothèse est la plus ancienne ; l'esprit humain y est arrivé du premier bond ; on la retrouve chez tous les peuples primitifs ; elle est aussi la plus rationnelle, la plus scientifique que l'on ait jamais imaginée.

En effet, le plus grand pas qu'ait fait la science moderne, a été le renversement de l'hypothèse *géo et anthropocentrique*, qui postulait que la terre était le centre du monde, et l'homme le centre de la terre, le roi de toute la création.

Cette hypothèse, renversée par la démonstration que la terre et l'homme ne sont que deux infiniment petits dans l'univers, il n'y a pas de raison pour que les autres mondes ne soient pas habités aussi bien et mieux que la terre, chacun suivant les ressources qu'il comporte.

Autre conquête de la science : Rien ne se perd dans l'Univers. La matière se transforme sous l'action de la force, mais elle perdure. La conservation de l'énergie n'est pas plus douteuse que celle de la matière. A plus forte raison l'esprit, — qui dirige la force, laquelle meut la matière, — doit-il se conserver, puisque c'est lui qui anime tout.

La conséquence naturelle de ces principes est, qu'à la mort, l'âme doit survivre au corps et, comme elle est essentiellement active, elle doit aller former et animer d'autres organismes sur la terre, où « dans d'autres orbes », comme le professaient les Gaulois, d'après Lucain.

Donc, pluralité des mondes habités et pluralité des existences des âmes ; telles sont les inductions directes et naturelles qui découlent de l'état actuel des connaissances humaines ; telle est la philosophie de la philosophie.

De cette façon, toutes les générations humaines sont reliées entre elles sur la terre et dans les cieux. Et la vie, l'amour, l'intelligence circulent dans tous les mondes, qui sont tous reliés entre eux et forment une société — un socialisme si l'on y tient — universelle.

Le socialisme qui rejette, méconnaît ou ignore ces principes et leurs conséquences, est donc anti-scientifique. Il est rétrograde autant ou plus que le catholicisme. Il nous replonge dans l'hypothèse biblique *géo-anthropocentrique*.

Pour être vraiment scientifique, le socialisme devrait donc être spiritualiste. Les socialistes ne feraient, d'ailleurs, que revenir à leurs anciens principes.

*
* * *

L'athéisme et le matérialisme ne sont pas essentiels au socialisme. Ils nous

sont venus d'Allemagne avec Marx, et l'on vient de voir que le marxisme n'a pas été un progrès scientifique.

Tous les socialistes français de la première moitié du XIX^e siècle ont professé le spiritualisme.

Presque tous ont été adversaires du catholicisme ; mais beaucoup ont cherché à moderniser le christianisme, ou plutôt à l'*antiquiser*, à le ramener aux principes évangéliques, à le concilier avec leurs revendications sociales.

Ils n'ont pas réussi à rajeunir le moribond, car les dogmes catholiques sont en opposition trop manifeste avec l'esprit moderne, et même avec la nature de l'homme et des choses ; mais ils ont senti et compris la nécessité des principes religieux, non pas pour *exploiter* les hommes, mais pour les *relier* entre eux.

Pour n'en citer qu'un exemple, le plus ancien des socialistes, Saint-Simon, a ébauché un « Nouveau Christianisme », n'ayant guère du Christianisme que le nom, qui est suivi comme complément de l'*Education du genre humain*, de Lessing. C'est là qu'il faut rechercher la dernière pensée religieuse de Saint-Simon.

Or, quels sont les principes exposés dans l'opuscule de Lessing ? Ils se réduisent à deux : 1^o Révélation perpétuelle et appropriée aux temps et aux peuples ; 2^o pluralité des vies.

La révélation, dit en substance Lessing, est, au genre humain, ce que l'éducation est à l'individu.

L'éducation est une révélation qui a lieu chez l'individu, et la révélation est une éducation qui a eu lieu, et qui a lieu encore, chez le genre humain.

L'éducation ne donne à l'homme rien qu'il ne pût aussi bien avoir de lui-même ; seulement, elle le lui donne plus vite et plus facilement. Pareillement, la révélation ne donne au genre humain rien à quoi la raison humaine ne pût parvenir aussi, abandonnée à elle-même ; mais seulement la révélation a donné et donne plus tôt les choses importantes.

De même que l'ordre dans lequel l'éducation développe les facultés de l'homme n'est pas indifférent, de même qu'elle ne peut pas donner à l'homme tout à la fois, de même aussi Dieu a dû garder un certain ordre, une certaine mesure dans la révélation.

Ces aphorismes sont, comme on voit, tirés de la doctrine de Platon, qui a dit : De même que le gouvernement des bêtes est confié aux hommes, de même le gouvernement des hommes a été confié aux anges.

La seule différence est que Lessing, — à tort, selon nous, — attribue directement à Dieu ce que Platon ne lui attribue qu'indirectement, par le ministère des *daimons* ou anges.

Nous ne suivons pas Lessing dans les développements qu'il donne à ses idées sur la révélation et sur lesquels nous aurions à faire beaucoup de réserves ; mais le principe nous suffit. Il est d'autant moins utile d'entrer dans ces détails, que Lessing lui-même reconnaît, on l'a vu, que l'on peut arriver, par la raison, au même résultat que par la révélation. D'ailleurs, la raison

est le seul critère possible des révélations quelles qu'elles soient, angéliques ou même divines.

Passons donc de suite à ce qu'il dit de la pluralité des existences

Il est dans l'ordre naturel que l'homme bon soit heureux, qu'il jouisse des biens de ce monde : santé et bien-être physique et intellectuel. Cela est si naturel, que les amis de Job ne pouvaient croire qu'il fût affligé comme il l'était sans l'avoir mérité.

Pourtant, il n'en est pas toujours, même pas souvent ainsi. Les facultés naturelles, physiques, intellectuelles et morales sont très inégalement distribuées parmi les hommes, et les biens artificiels sont dans le même cas.

D'où vient cette anomalie ? La préexistence et la survivance de l'âme est l'hypothèse qui en donne l'explication la plus rationnelle.

D'autre part, nous l'avons vu, cette hypothèse est d'accord avec les principes scientifiques les plus certainement établis et les plus universellement admis, ou plutôt elle en est la conséquence naturelle.

Ces considérations et plusieurs autres du même genre ont conduit Lessing et, à sa suite, Saint-Simon, à la conclusion suivante :

« Qui empêche que chaque homme eût existé plus d'une fois dans ce monde ? »

« Cette hypothèse est-elle si ridicule, pour être la plus ancienne, et parce que l'esprit humain la rencontra tout d'abord, lorsqu'il n'était pas encore faussé par des sophismes de l'école ?

« Pourquoi n'aurais-je pas fait sur la terre tous les pas successifs vers mon perfectionnement, qui, seuls, peuvent constituer pour l'homme des récompenses et des punitions temporelles ?

« Pourquoi ne ferais-je pas, plus tard, tous ceux qui restent à faire, avec le secours si puissant de la contemplation des récompenses éternelles ?

« Pourquoi ne reviendrais-je pas sur la terre toutes les fois que je suis en **position** d'acquérir de nouvelles connaissances, de nouvelles capacités ? Est-ce que j'emporte chaque fois une telle masse, qu'il ne vaille pas la peine de revenir ?

« Non pas assurément. — Serait-ce l'oubli de mes existences antérieures qui m'en empêcherait ? Tant mieux si je les ai oubliées. Le souvenir qui m'en resterait ne ferait que m'ôter la possibilité de bien employer ma vie présente. Et, d'ailleurs, mon oubli actuel, est-ce un oubli éternel (1) ?

« Mais je perdrais trop de temps, me dit-on. — Perdre du temps ! — Qu'est-ce qui peut me presser ? Toute l'éternité n'est-elle pas à moi ? »

*
**

En adoptant la philosophie spirite — lors même qu'elle n'aurait aucune preuve expérimentale à son appui, — les socialistes ne feraient donc que

(1) Le souvenir ne peut-il pas persister après la mort, ce qui est l'essentiel si, comme l'a dit Voltaire, « cette vie est un songe et la mort un réveil. »

revenir à la bonne tradition française de leurs aînés : Fourier, Saint-Simon, Enfantin, Pierre Leroux, Jean Reynaud, etc., etc.; à la philosophie qui socialise réellement le genre humain dans le temps comme dans l'espace, dans le passé comme dans l'avenir, sur la terre comme sur les autres sphères.

Tandis qu'en rejetant le spiritualisme, non seulement ils méconnaissent la partie la plus importante et la plus noble de la nature humaine et de la nature des choses, mais ils se mettent dans la nécessité d'attribuer à l'autorité humaine ce qu'ils refusent à l'autorité divine ; ils sont obligés de recourir à l'Etat, c'est-à-dire à la contrainte, au lieu de la concorde, pour déterminer les rapports des hommes entre eux dans cette vie unique et éphémère !

Ils croient renoncer à Dieu, ils font de l'Etat leur Dieu, de leur égal leur supérieur !

Il est vrai qu'ils attribuent à cette nouvelle idole une foule de qualités qu'elle n'a jamais possédées jusqu'à ce jour et que, par conséquent, on ne peut lui supposer pour l'avenir, que par un acte de foi dans l'in vraisemblable, dans l'absurde. *Credo quia absurdum.*

Comment l'Etat, de mauvais qu'il a toujours été, — les socialistes en conviennent et même le proclament, — pourrait-il devenir bon ?

Par un miracle ; c'est la seule réponse possible.

Les socialistes dits scientifiques, sont donc, en réalité, des croyants, des miraculistes, et ils le resteront tant qu'ils ne seront pas revenus aux principes philosophiques de leurs initiateurs français.

Mais, diront-ils, l'esprit socialiste est inconciliable avec l'esprit religieux quel que soit celui-ci.

S'il en était ainsi, ce serait peut-être tant pis pour l'esprit socialiste, car l'esprit religieux est plus vieux que lui et bien autrement vivace. Mais il n'y a rien à craindre de ce côté, c'est un de leurs partisans qui va le leur dire :

« L'histoire des communautés socialistes de l'Amérique du Nord — pour nous en tenir à des exemples pris dans les temps modernes — prouve que la religion est parfaitement conciliable avec le socialisme le plus conséquent, et même, que les petites communautés à peu près soustraites à l'influence des courants intellectuels, peuvent fort bien arriver à vivre et à fleurir en se maintenant sur une base religieuse. » (ANTON MENDER, *L'Etat socialiste*, p. 295.)

Si les considérations que nous avons exposées ne suffisent pas pour ouvrir les yeux des socialistes sur leurs véritables intérêts, nous allons encore les renvoyer à un savant qui, s'il n'est pas des leurs, est, du moins, rempli de bienveillance pour eux.

« Il est inconcevable, dit Schaeffle, que les socialistes, dont les principes impliquent, plus qu'aucun autre, l'empire sur soi-même, l'honnêteté, la soumission et le dévouement, l'amour chrétien dans son sens le meilleur et le plus pur, s'obstinent à un matérialisme et à une haine de toute religion qui ne sont point faits pour les masses populaires qui peinent et qui ont tout le sérieux de la vie. Une doctrine dont la conséquence est d'entraver le développement ultérieur de la civilisation et tout l'ensemble des progrès mo-

raux, doit répugner sans aucun doute aux classes moyennes du régime collectiviste autant qu'aux classes moyennes du régime capitaliste. » (*La quintessence du socialisme*, édition de la *Bibliothèque socialiste*, p. 104.)

Benoît Malon, le traducteur de Schaeffle, répond à son auteur : « Schaeffle parle ici en réformateur chrétien. Il est pourtant une vérité qui est entrée même dans le domaine de l'opinion publique, c'est que la morale est indépendante des religions. »

Nous trouvons que Schaeffle ne parle pas en réformateur chrétien, mais en réformateur religieux, ce qui n'est pas du tout la même chose. Quant à la morale, une certaine opinion publique la dit indépendante de la religion, mais elle ne le prouve pas, et elle ne le prouvera pas tant que la racine et la tige d'un arbre ne seront pas indépendantes l'une de l'autre.

Espérons donc que les socialistes reviendront à de meilleurs sentiments en matière philosophique et religieuse.

C'est évidemment par haine du catholicisme, qu'ils en sont venus à proscrire toute idée spiritualiste. Ils n'ont pas vu que le catholicisme n'est pas une religion, mais une superstition des plus abjectes, et... une politique.

ROUXEL.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A la Société des Etudes psychiques de Milan.

(Extraites de la Revue *Luce e Ombra*.)

(Suite)

NEUVIÈME SÉANCE. — *Vendredi, 25 mars.*

Le Comité décide d'admettre également, dans cette séance, les dames, afin d'établir si l'élément féminin est susceptible de contribuer à la production des phénomènes, comme l'ont assuré diverses entités.

On procède à la visite de la salle et à celle du médium, qui est déjà tombé en transe ; puis on lui met le sac muni des sceaux réglementaires. — Le filet ayant été abaissé, on commence la séance à 8 h. 25 du soir, en présence des membres du Comité et de douze invités, parmi lesquels six dames.

L'entité, D^r Witcombe, salue les assistants et souhaite particulièrement la bienvenue à ces dernières, en leur témoignant son entière satisfaction de leur intervention.

Il annonce ensuite une séance spéciale, pour mardi prochain, avec des phénomènes de matérialisation, et recommande de tenir prêt, dans la salle, un appareil de photographie convenablement placé, pour les photographies qui pourraient être prises.

L'obscurité est faite et l'on voit apparaître une lumière phosphorescente, semblable à celle qui s'était présentée déjà et que tous les assistants peuvent

constater ; elle se meut lentement, en montant et s'abaissant, toujours à la gauche du médium, et Abdallah, qui se manifeste ensuite, affirme que la phosphorescence représente la figure d'une entité que pourtant aucune des personnes présentes ne reconnaît. Le même Abdallah répète, en s'exprimant difficilement, en mauvais anglais, qu'il y aurait mardi des matérialisations lumineuses, en parfaite obscurité, ce qui permettra de prendre facilement des photographies.

La lumière rouge ayant été faite ensuite, l'entité Denton vient faire un long discours sur le Spiritisme ; après quoi le Docteur Whitcombe, qui lui succède, demande l'obscurité et annonce qu'Abdallah va revenir avec un apport.

Quelques minutes s'écoulent après lesquelles la presque totalité des assistants constate la présence d'une odeur saline, âcre et pénétrante, tandis que des coups sourds, comme des battements de mains, se font entendre, d'abord sur la surface de la table et puis sur le plancher.

Le bruit ayant cessé, l'entité Abdallah demande qu'on lui apporte un seau d'eau de mer ; mais dans l'impossibilité de lui donner satisfaction, on lui propose de l'eau salée artificiellement, ce que l'entité refuse. Elle demande ensuite d'augmenter la lumière rouge et montre un poisson, long d'environ quinze centimètres et ayant l'apparence d'un rouget ordinaire, qu'elle tient par la queue et dépose ensuite sur la table. Tous constatent la réalité du poisson et l'on se met à discuter, sans rien conclure, s'il est mort ou vivant. Le médium fait sortir la tête du poisson des mailles du filet, tout en tenant le reste serré, et il invite les assistants à la toucher, pour s'assurer de la vérité. MM. Clericitti, Marzorati et d'autres se rendent à l'invitation et déclarent après qu'ils sentent aux doigts une forte odeur saline déjà constatée, laquelle, quoique plus faible, reste encore dans la salle.

Le médium retourne ensuite à sa chaise et dépose le poisson sur le plancher ; puis l'entité Abdallah demande qu'on fasse l'obscurité et s'entretient brièvement, en mauvais anglais, avec une dame du Cercle. Il prie ensuite qu'on lui donne la cage dans laquelle se trouve le petit oiseau déjà apporté, disant qu'il voulait lui procurer une compagne : ayant donné momentanément de la lumière, on fait passer la cage avec l'oiseau au médium.

L'entité adresse quelques questions aux dames présentes, après quoi il fait diminuer la lumière rouge, et le médium, assis, semble tenir dans sa main quelque chose qu'on distingue mal, et que quelqu'un reconnaît être un petit oiseau noir : ayant interrogé l'entité, celle-ci répond affirmativement.

Le médium simule ensuite le geste de mettre dans la cage l'objet qu'il tient dans sa main ; mais l'éloignement du médium, la faible lumière, le filet et les barreaux épais de la cage ne permettent pas de vérifier s'il s'y trouve plus d'un oiseau.

Un changement de personnalité a lieu : Nana Sahib, avec des gestes désordonnés et dans une attitude féline, vient répéter, à peu près dans les mêmes termes, les invectives accoutumées, à l'adresse des Anglais ; il culbute la table, le fauteuil et la cage qui rebondit à plusieurs reprises sur le plancher, jusqu'à ce que le médium lui-même tombe par terre, dans le plus grand désordre. Après quelques minutes, s'étant relevé, apparemment sous l'influence d'Abdallah, il remet en place la table, la chaise et la cage, mais il dit que le poisson et les oiseaux ont disparu. Aucun des assistants, étant données les conditions déjà énoncées, ne peut établir d'une manière certaine si la cage est vide.

Nouveau changement de personnalité. L'entité White, qui s'est manifestée déjà une autre fois, répète les recommandations pour la prochaine séance et promet, pour les autres, la reproduction médianimique des phénomènes du fakirisme, ainsi que de nouveaux et différents apports, dont ceux obtenus sont un simple essai. A la requête du docteur Ferrari, l'entité répond qu'on pourra obtenir de grands éclaircissements sur les fakirs, en s'adressant au professeur Taylor du musée de Hobart en Tasmanie.

Les symptômes accoutumés annoncent le réveil du médium qui a lieu à 10 h. 20 ; il paraît plus épuisé que d'habitude et il tremble de tous ses membres, à tel point qu'on est obligé de le soutenir et de l'accompagner jusqu'à sa chambre.

La cage ayant été examinée, on y trouve un seul oiseau ; mais ni le sac, ni la petite table n'ont gardé les traces de l'odeur saline observée pendant l'apport du poisson.

Suivent les signatures : D^r GRIFFINI, Eugène, *secrétaire des séances*.

DIXIÈME SÉANCE. — Mardi, 29 mars.

Pour cette séance à matérialisation, on avait préparé un cabinet médianimique, fermé à l'aide de deux simples rideaux de satin noir, attachés à une barre de fer, et pendus à vingt centimètres du plafond. A une hauteur de moitié environ, une autre tige de fer, courbée en demi-cercle et maintenant le rideau, sert à rendre plus spacieux le cabinet formé du vide étroit de la fenêtre murée ; les rideaux touchent le plancher. Au fond de la salle, en face du médium, et derrière les spectateurs, se trouve l'appareil de photographie tout préparé, avec des plaques prises hors d'un sac intact et contrôlé.

Six membres du Comité et neuf invités dont trois dames, en tout quinze personnes, assistent à la séance. MM. Brioschi, Clericetti et Odorico, étant empêchés, manquent.

Pendant que quelques-uns des assistants procèdent à l'examen de la salle, M. Cipriani et le D^r Griffini, aidés par d'autres membres, visitent longuement et minutieusement le médium, après lui avoir enlevé sa jaquette et ou-

vert son gilet. Après avoir enlevé et examiné les souliers du médium, les visiteurs les lui remettent, le fouillent et passent les mains sur tout le corps, surtout aux articulations, sous les aisselles, au cou, etc.... sans rencontrer rien d'anormal.

Dès le début de la visite, qui dure quelques minutes, le médium entre rapidement en transe, mais ne répond pas tout de suite aux questions qu'on lui adresse ; ce n'est qu'après un certain temps que le D^r Witcombe explique que le médium ne peut répondre si l'entité n'a pas pris, au préalable, entière possession de lui. Il insiste ensuite pour que la visite soit scrupuleuse, complète et telle qu'on ne soit pas obligé de revêtir, ce soir, le médium du sac, parce que celui-ci aura besoin de marcher pendant les séances et de se mettre en contact avec les assistants, et de leur démontrer la grande distance du point où a lieu la matérialisation.

Il est 8 h. 45 quand la visite est terminée, on abaisse le filet et on donne la lumière rouge. L'entité White salue et se dit chargé de présenter l'entité qui vient se matérialiser, et dont la première sera celle d'un petit enfant de quatre ans.

White recommande de ne pas prolonger la séance au-delà d'une heure, parce que le médium en sortira évidemment épuisé ; il prie ensuite les dames de ne pas se laisser impressionner et de garder le calme et le silence, attendu que la moindre émotion pourrait avoir pour le médium des conséquences très graves, peut-être même mortelles. Après quoi, celui-ci s'assied, fermant devant lui les rideaux du cabinet médianimique, et demande qu'on éteigne les lumières (1).

1°. — Après un court silence, quelques-uns des assistants voient se former, à la droite du médium, une clarté phosphorescente qui semble effleurer le plancher ; ce phénomène fut à peu près observé de tous ; il affecte la forme d'un trapèze allongé, aux contours vaporeux, et haut d'environ un demi-mètre ; lequel, après une minute ou peu après, s'affaiblit et disparaît. L'entité, D^r Whitcombe, se manifeste ensuite et demande de laisser le médium se re-

(1) La séance ayant eu lieu en pleine obscurité, il fut difficile de se servir de l'appareil photographique qui n'a, du reste, donné aucun résultat, comme aucune machine portative, que tenait un des assistants, évidemment par suite de l'extrême faiblesse de la clarté. Il fut impossible au secrétaire d'en faire les dessins, mais il prit de temps en temps des points de repère qui lui furent utiles, ce même soir, pour la rédaction du procès-verbal. D'après l'avis de certains membres présents, les matérialisations seraient de quatre et non cinq ; mais, à part l'oubli possible, et tenant compte que dans l'obscurité, il pouvait très bien arriver que quelqu'un, sans s'en apercevoir, ait eu la vue interceptée par d'autres personnes qui se seraient levées et déplacées pour observer ; d'ailleurs, il eût été inopportun, pour maintenir le silence tant recommandé, d'échanger entre soi, à tout instant, les impressions particulières.

M. Cipriani, au contraire, se souvient d'avoir vu six apparitions d'un ordre

poser un instant en recommandant de garder le plus grand silence et de tenir l'objectif de la machine photographique ouvert.

2°. — Il se produisit ensuite — à peu de distance du filet selon l'opinion des uns, et au milieu, dans la direction du cabinet médianimique, selon les autres — une autre forme lumineuse, phosphorescente, aux contours vagues d'une forme humaine, de grandeur moyenne, enveloppée d'un drap. La forme se tient droite, ondulant et se déplaçant par des mouvements très lents, mais qui n'est pas constatée de tous : au D^r Griffini, qui ne se souvient pas que cette forme se soit présentée, elle paraît immobile, quoiqu'il fût impossible dans l'obscurité d'y trouver un point de rapport. Après quelques minutes, la clarté commence à s'abaisser avec une grande lenteur, ou pour mieux dire à descendre, et semble disparaître dans le plancher, sans se courber ni changer de forme, dont la dernière partie à s'évanouir est la tête, ou, si on veut, la partie supérieure.

3°. — Nouvelle pause pour le repos du médium et changement de personnalité. Abdul manifeste le désir de se montrer la tête couverte du turban. — En effet, la forme qui apparaît est celle d'un globe phosphorescent, ayant les dimensions d'une tête humaine surmontée d'une autre figure ovoïdale, qui rappelle exactement la forme d'un turban. La phosphorescence, qui dure

un peu différent de celui auquel fait allusion le secrétaire. Voici la note textuelle dont il a fait suivre le procès-verbal :

« L'ordre des apparitions ne me paraît pas exact. Mon impression est qu'il y en a eu six et non cinq, qui se sont produites dans l'ordre suivant :

- 1° Une petite fille de quatre ans ;
- 2° Une jeune fille moins visible encore que l'enfant ;
- 3° Mme Vogel assez distincte ;
- 4° Une tête avec turban (très indéfinie, mais errant dans l'air, dans la moitié supérieure de la chambre) ;
- 5° Fantôme d'homme grand, avec un habit (apparition d'intensité semblable à celle de Mme Vogel) ;
- 6° D'autres apparitions vagues.

« Quoique mes souvenirs me semblent être précis, quant à l'ordre des trois premiers phénomènes, ils ne le sont pas autant pour les autres.

« Ainsi, je ne pourrais pas bien préciser si, avant que Mme Vogel se fût manifestée, eut lieu l'apparition pendant laquelle le médium s'approcha du docteur Ferrari, de même qu'aussi je ne pourrais affirmer si le fantôme d'homme fût le dernier à paraître, dans quel cas les formes vagues seraient apparues d'abord. Je puis cependant assurer que les matérialisations furent au nombre de six. »

O. CIPRIANI.

30 mars 1904.

Pour copie conforme,
Prof. C. MOUTONNIER.

Pegli (Italie), 22 octobre 1904.

quelques minutes, se maintient dans la moitié supérieure de la chambre, toujours au-delà du filet, et se déplace dans des directions variées.

4°. — Après un nouveau et court repos du médium, apparaît, le long des rideaux et à gauche, une bande lumineuse, haute d'environ un mètre, de la même intensité que les précédentes. Du bruit qui se fait, on comprend que le médium sort du cabinet médianimique, et se porte près du filet à travers lequel il présente les mains au D^r Ferrari, qui se trouve dans la première ligne, pendant qu'il frappe en même temps du talon sur le plancher. La phosphorescence est toujours là, à la place où elle s'est manifestée tout d'abord, et disparaît subitement quand le médium, ayant dégagé ses mains, retourne, comme le bruit l'annonce, vers le cabinet médianimique.

5°. — L'entité actuelle, qu'on présume être celle de White, annonce la matérialisation de Miss Vogel, d'Australie, morte, il y a environ deux ans, à l'âge de 40 ans. La nouvelle forme, d'après le D^r Griffini, semble avoir la hauteur d'une personne normale, de forme égale à celle qui s'est manifestée en deuxième lieu, mais moins lumineuse ; suivant les autres assistants, au contraire, la forme paraît plus haute, d'autant qu'elle rappelle en ampleur celle déjà décrite.

Après un long silence de l'auditoire et l'inaction du médium, l'entité informe que celui-ci est épuisé, et fait observer que la séance a eu un caractère tout à fait original et différent de toutes les précédentes.

Il est 9 h. 45, on éclaire la chambre avec la lumière rouge, et le médium s'éveille en présentant les symptômes accoutumés.

Suivent les signatures :

D^r GRIFFINI, EUGÈNE, *secrétaire des séances.*

Mon Chemin de Damas

Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai ce calme sombre,
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais !
Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé.

.....
Je dis que le tombeau, qui, sur les morts se ferme,
Ouvre le firmament ;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

VICTOR HUGO.

A ma très chère Epouse, MARIA GRISET.

Voilà bientôt deux ans, qu'un matin de novembre,
 Froid et brumeux, tu vins, dans un coin de ma chambre,
 Tomber à mes côtés, pâle, sans mouvement,
 Et sans voix !... foudroyée ! Oh ! l'horrible moment
 Où toute faculté dans l'être est abolie !
 C'est un effarement qui touche à la folie.
 Se sentir impuissant à sauver l'être cher
 Pour qui l'on donnerait tout le sang de sa chair !
 Oh ! l'horrible moment qui s'incrute et qui dure
 Toujours, et qui, toujours, désespère et torture !
 — Une congestion cérébrale, six mois
 Auparavant, t'avait, une première fois
 Terrassée, et pendant deux semaines de luttes,
 D'angoisses, que marquaient chacune des minutes,
 Enfin, l'on avait pu t'arracher à la mort ;
 Mais ce n'était, hélas ! qu'un court répit du sort,
 Bourreau qui se complait à leurrer ceux qu'il brise !
 Ton cœur étant l'auteur de la funeste crise,
 Ton faible et tendre cœur, que rien n'avait calmé,
 Parce qu'il avait trop souffert et trop aimé,
 Devait, six mois après, la ramener. La veille
 Au soir du jour maudit, tu frappas mon oreille
 Et me fis tressaillir, en me disant : « Ami,
 « Tu sais que je t'aimai toujours — point à demi !...
 « — Ah ! chère âme ! jamais nulle ne fût chérie
 « Plus que toi ! répondis-je. — Oh ! si j'étais guérie !
 « — Tu l'es. Le médecin, hier, te l'affirmait...
 « — Si ce que je pressens, pourtant, se confirmait !...
 « — Des superstitions... — Peut-être ! — Sois-en sûre !
 « — La mort de ma mère a ravivé la blessure
 « Que j'ai là, sous le sein. — A quatre-vingt-deux ans,
 « On est vieux... — Pas très vieux... Chez moi, les paysans
 « Disent que lorsqu'il meurt quelqu'un dans la famille
 « Un autre le suit. La mère entraîne la fille.
 « — C'est insensé, te dis-je, en ayant le frisson ;
 « Tu m'épouvantes !... Fais appel à ta raison. »
 Un soupir contenu, qui de force s'exhale,
 De ta gorge sortit ; ta douce tête pâle
 Se pencha lentement et ta voix murmura,
 Avec un triste accent dont ton être vibra :
 « Oh ! c'est surtout pour toi que je désire vivre,
 « Pour pouvoir jusqu'au bout de ta route te suivre.
 « — Pour te sacrifier, te dévouer toujours,
 « Compagne de mes bons et de mes mauvais jours,
 « Et moins bons que mauvais. — Qu'importe ! quand on aime,
 « Et quand on est aimée ? et je le fus trop même !

« — Tu l'es plus que jamais... davantage, depuis
« Que j'ai failli te perdre ! Oh ! les atroces nuits,
« Qui me semblaient sans fin, à ton chevet passées !
« Oh ! les regrets poignants ! Oh ! les sombres pensées,
« Quand le moindre danger semblait te menacer,
« Que ta guérison seule eut le don d'effacer !
« — Je veux vivre ! Que Dieu se rende à ma prière !
« Et pourtant, je voudrais m'en aller la première,
« Car je souffrirais trop... peu de temps, il est vrai !...
« — Je suis plus vieux : c'est moi qui te précéderai.
« Et c'est très naturel et très juste, il me semble.
« — Ce qu'on doit souhaiter, c'est de mourir ensemble. »
Puis, dans un vif élan : — « Embrasse-moi donc bien ! »
Achevas-tu, ton cœur pénétrant tout le mien !
Et je sentis, douleur redoublant mes alarmes,
Nos suprêmes baisers se mouiller de tes larmes !

Le lendemain matin, je le répète, hélas !
— J'entends toujours gémir ce lamentable glas —
Elle s'affaissait sous le dur coup de massue,
Dont la commotion fut par mon cœur reçue.
La sourde lutte avec la mort dura trois jours.
Malgré les soins constants, malgré tous les secours,
Après alternative et d'espoir et de crainte,
Entre mes bras tremblants, sur ma poitrine étreinte
Contre la sienne, où tout paraissait se briser,
Elle exhala le souffle en un dernier baiser !
Sans avoir recouvré la parole, et, peut-être
Inconsciente ou presque ! — Ainsi donc, ce doux être,
Que, si fébrilement, je tenais enlacé,
Était, à tout jamais, immobile et glacé !
Et, ce que je voyais au fond de ses prunelles,
C'étaient bien les reflets des ombres éternelles !
Mots impuissants et froids ! Comment dire, comment
Tout ce qu'on peut souffrir en un pareil moment ?
Comment on n'en meurt pas ? Comment, l'âme, affolée,
Ne suit pas celle, hélas ! vers les cieux envolée ?
Le poids de tous les maux, sur vous appesanti,
Ecrase, cœur et front ; on est anéanti,
Hébéte, sans pensée... En l'angoisse indicible,
Où sombre la raison, on dit : c'est impossible !
Je suis halluciné ! Je n'existerais pas,
Si c'était vrai ! Je rêve éveillé... Ce trépas
Est un noir cauchemar !... Et, frissonnant, farouche,
Eperdu, l'on se penche aussitôt sur la bouche
Si chère, où chose qui pourrait faire espérer,
On remarque un sourire, amer et triste, errer ;
Et, rassemblant en soi tout ce qu'on a de vie,
On cherche à l'insuffler à la flamme ravie !

Quand ma raison revint, dans le lugubre soir,
Impitoyablement, avec le désespoir,
Me montrer que ma perte était irréparable,
Et que j'allais rester seul, comme un misérable,
Sous mon toit, sans enfants, sans famille, sans but,
Et que je n'étais plus bon qu'à mettre au rebut,
N'ayant plus rien d'un être humain dans la poitrine,
Puis, qu'en moi tout n'était que débris et ruine,
De mes lèvres, où les pleurs avaient ruisselé,
Je mis sur ses yeux bleus un suprême scellé,
Aprement, longuement, pour que, de cette étreinte,
Elles pussent garder l'indélébile empreinte ;
Et, quoique palpitant, frissonnant et nerveux,
Je pus couper plusieurs mèches de ses cheveux
Blonds encore, et si fins, qu'à la lueur du cierge
Funèbre, on les eût pris pour des fils de la vierge.
O restes d'un doux être, ô reliques d'amour,
Que, très pieusement, j'embrasse chaque jour,
Quand le linceul m'aura recouvert de ses plèvres,
Je veux vous emporter au tombeau sur mes lèvres !

Comment je ne fus pas écrasé par ce deuil,
Comment, sans défaillir, je suivis ce cercueil
Qui renfermait, avec ce qui fût une femme,
Ma jeunesse, et ma vie, et mon cœur, et mon âme,
Tout ce qu'on peut nommer le bonheur ici-bas,
Tout ce qu'on peut aimer, chérir ? je ne sais pas !

Parfois le malheur rend l'aveuglement sans bornes :
Rentré dans le logis lugubre, aux pièces mornes,
Me refusant de croire à destin si cruel,
J'y cherchai partout la morte ! — C'était réel !
Celle qui, sans calcul, sans arrière-pensée,
S'était, stoïquement, en labeur dépensée ;
L'amie aimante et tendre, et dont, à tout moment,
S'affirmaient la bonté, l'amour, le dévouement ;
La femme plus que belle, élégante et charmante ;
L'épouse irréprochable et modeste ; l'amante,
Qui mettait le calmant de ses baumes divins
Sur mes espoirs déçus et sur mes efforts vains ;
Qui, ne se contentant pas de se donner toute,
Ecartait de ses mains les ronces de ma route ;
Celle à qui je devais, loin des regards jaloux,
En les longs soirs d'hiver, les instants les plus doux,
Et, dans le cours du temps, dont nous sommes les proies,
Les plaisirs les plus purs et les plus saines joies ;
Le rayon descendu sur mon front ténébreux,
Les poèmes éclos aux éclairs de ses yeux,
Les vers que, par sa voix, scandait ma muse errante,

Les drames inspirés par son âme vibrante ;
 Celle à qui je devais tout cela n'était plus !
 Et plaintes et sanglots devenaient superflus !
 En moi, hors moi, partout les ténèbres, le vide !
 Pourquoi la mort injuste, impitoyable, avide,
 M'avait-elle épargné ? m'avait-elle ainsi pris,
 Ce qui, seul, sur la terre était pour moi sans prix,
 Mon espoir et mon but, ma seule raison d'être ?
 Pour fuir l'obsession qui torturait mon être,
 Croyant que je serais mieux où je n'étais pas,
 Vers des pays lointains, je dirigeai mes pas ;
 Mais les cieus les plus bleus, les cités les plus belles,
 Les jardins où, des fleurs débordent les ombelles,
 Me montrèrent en vain leur aspect captivant :
 Je n'étais plus que l'ombre errante d'un vivant.
 J'allais, comme en un rêve, au milieu des ténèbres ;
 Tout me semblait couvert d'épais voiles funèbres,
 Automate de chair qu'agite un impulsif
 Sans raison ! — Tout à coup, je redevins pensif :
 Une lueur se fit dans ma nuit. La voix tendre
 De l'éternelle absente en moi se fit entendre,
 Persuasive et dit mystérieusement :
 « Ami, rentre en toi-même, apaise ton tourment.
 « Le scepticisme vient toujours de l'ignorance,
 « De la lâche apathie et de l'indifférence ;
 « Lis les grands inspirés ; — apprends, éclaire-toi :
 « L'Espérance immortelle est la sœur de la foi. »

Et je lus et relus ceux que, jeune, on effleure,
 Les initiateurs indiens et tous ceux
 Qui tinrent leurs regards attachés sur les cieus,
 Ceux qui consolent quand on souffre, quand on pleure.

Pythagore, et Socrate, et Platon, le plus grand,
 Jésus-Christ, dont le cœur et les membres saignèrent
 Pour affirmer sa foi, tour à tour m'enseignèrent,
 Dissipèrent mon doute, en me rassérénant.

Et puis, je me penchai sur les livres, les cartes
 Où sont décrits et peints les mondes infinis,
 Par Bacon et Képler, le génial Leibnitz,
 Kant, Laplace, Newton, Malebranche, Descartes.

Là, point de charlatans, de dogmes exploiteurs,
 Là, point d'obscurité, voulue et calculée,
 Celle dont on couvrit, le monde — et Galilée ;
 Mais la vaste clarté qui tombe des hauteurs ;

Là, point de lueur louche, obscure, sépulcrale,

Filtrant hideusement du néant des tombeaux ;
Mais la splendeur qui sort des rêves les plus beaux,
La divine splendeur de la lumière astrale,

Qui se diffuse à flots des espaces sereins,
En répandant partout et la joie et la vie.
— Poursuivant, la pensée élargie et ravie,
J'interrogeai nos plus savants contemporains,

Les élus qui, de Dieu, possèdent la rétine,
Goëthe, Chateaubriand, Balzac, Sand, Michelet,
Claude Bernard, Pasteur, Figuiier, Renan, Quinet,
Les poètes géants, Hugo et Lamartine.

Je lus Allan Kardec, l'apôtre au vaste esprit,
Le puissant précurseur du spiritisme, en France,
Celui qui, dans l'Enfer, apporta l'Espérance,
Le maître dont le livre est par Dieu même écrit.

Je lus Léon Denis, inspiré, plein de flammes,
Sage, chercheur, Delanne, érudit et profond ;
Flammarion, Herschel, Pascal, Locke, Buffon,
Nus, Gibier, de Rochas, ces révélateurs d'âmes.

Tous étaient convaincus, tous croyaient fermement
A la survie, en Dieu, cause des causes, Etre
Des êtres, juste, immense, incompris par le prêtre,
Absolu, grand, parfait et bon infiniment.

D'autres, physiciens, chimistes, astronomes,
Gloires de la science et de l'humanité,
Laquelle n'aurait rien appris, rien inventé,
S'ils s'étaient du labeur montrés plus économes ;

D'autres ont dû, niant tout d'abord, affirmer
Que les Esprits savaient prendre une forme telle
Qu'elle prouvait que l'âme était bien immortelle,
Et que de grands chercheurs sauraient le confirmer.

Et ceux qui témoignaient de pareils phénomènes,
C'était Wallace, aussi grand que Darwin, c'était
Tout ce que l'Angleterre en science comptait,
Tout ce qui surplombait sur les vagues humaines.

William Crookes, le plus illustre, à qui l'on doit
La découverte dont s'émut la terre entière,
— Celle du quatrième état de la matière,
Que Röntgen utilise et Charpentier perçoit.

Myers, Lodge, Hodgson ; Zœllner, en Allemagne ;
Reichenbach, en Autriche ; en Amérique, il n'est
Pas un seul des grands noms que le monde connaît,
Et que le spiritisme à sa cause ne gagne.

Aksakof, en Russie ; à Milan, Lombroso
Qui, véhémentement, et très longtemps conteste
Le troublant phénomène, et qui, plus tard, l'atteste,
Apposent sur des faits bien contrôlés leur sceau.

Je m'arrête : trop longue est la nomenclature
De tous les grands esprits qui disent qu'ici-bas
Nos si précaires jours ne se terminent pas.
Il faudrait seulement de cette liste exclure

Les morticoles, qui vont battant le rappel
Près des logis de leurs pratiques décimées,
Fruits secs de maints concours, hâbleurs, farceurs, pygmées,
« Qui n'ont pas rencontré l'âme sous leur scalpel. »

Les savants patentés et la foule docile
Qui, sur leurs tréteaux va parfois les acclamer,
Malgré tout plus à plaindre encore qu'à blâmer,
Parce qu'elle est futile, ignorante, imbécile.

— Ainsi ton dévouement, ainsi tes jours passés,
Sans jamais murmurer, à m'alléger la tâche
Pénible, ô chère épouse, inlassable et sans tache,
Tout abnégation, — ce n'était point assez !

Pour qu'en moi la nuit fût de l'aurore suivie,
Pour dissiper mon doute et raviver ma foi,
Dont l'aile maintenant m'emporte auprès de toi,
Il a fallu le don suprême de ta vie !

Autrement, mon esprit incapable d'effort,
Endormi dans la chair, croupi dans l'ignorance,
Angoissé par la peur et la désespérance,
Aurait, en s'exhalant, cru qu'il était bien mort !

C'était peut-être aussi pour éviter la crise
Qui, maintes fois, arrive, hélas ! en vieillissant,
Lorsque l'on s'aperçoit, perplexe, frémissant,
Qu'avec le cœur qui meurt, l'affection se brise.

Pas un effet sans cause. En la création,
Du zoophyte à l'homme et de la mousse au chêne,
Par de secrets anneaux, chaque chose s'enchaîne,
Et l'être, et l'astre, tout cède à l'attraction.

Ce n'est pas le hasard qui fit notre rencontre :
Le retour ici-bas nous ayant séparés,
Les aimants nous avaient l'un vers l'autre attirés
Invinciblement. Rien ne peut se mettre contre
Les décrets de l'amour tout-puissant, éternel,
Qui font les âmes sœurs et les âmes épouses,
Malgré les Esprits vains et les forces jalouses,
Tant dans le corps astral que dans le corps charnel.

Et maintenant, au fond de ma détresse affreuse,
Sous ton souffle inspiré mes yeux se sont ouverts,
Et m'ont fait entrevoir les lois de l'univers,
Du devenir de l'homme et de la vie heureuse.

Je ne puis bien longtemps ici rester, martyr,
Une invisible main semble entr'ouvrir ma cage,
Je sens que chaque jour, un peu, je m'en dégage,
Que mon âme palpite et voudrait bien partir !

De la terre quitter les rives désolées,
Et répondre à l'écho de tes lointains appels,
Voler aux mondes qui forment des archipels,
Que l'auguste Semeur lance à larges volées

Dans l'espace infini, sans bornes, incréé,
Et dans l'éther, substance unique, impondérable,
Fluidique aliment que l'Incommensurable
Verse à l'âme, comme un viatique sacré.

Quand le dernier moment sonnera pour mon être,
Quand quelque indifférent m'aura fermé les yeux,
Tu viendras me prêter ton concours précieux,
Détacher mes liens et m'aider à renaître.

Après l'état obscur, le jour diamanté
Des espaces, où rien ne périt ni se fane,
T'attends ; et ton corps blanc, être pur, diaphane,
Rayonnant de jeunesse, éclatant de beauté,

M'apparaîtra soudain. Mon ivresse, attendrie,
Alors s'augmentera d'un bonheur surhumain,
Quand tu me montreras le lumineux chemin
De la spirituelle et céleste patrie.

Dans l'éblouissement de l'aube du réveil,
Je t'accablerai de caresses éperdues ;
Nos deux âmes, en une âme seule fondues,
Dans des voiles tissés des rayons de soleil,

S'envoleront au sein de l'atmosphère pure.
— Pour qu'il en soit ainsi, pour que je puisse un jour
Aller te retrouver en l'éthéré séjour,
Il faut qu'en tout de toi je sois digne. — Je jure,

Tant que sera mon âme enclose en sa prison,
Tant qu'elle n'aura pas développé son aile,
De considérer même un penser infidèle,
Un regard convoiteur, comme une trahison.

Oh ! sous l'obsession de cet amour posthume,
Qui te fait plus vivante en mon cœur que jamais,
Je vis sans réagir, sans lutter désormais,
Heureux de constater qu'il m'use et me consume.

Continuer à vivre ? A quoi bon ? et pourquoi ?
Et pour qui ? — Tu n'es plus ! Tout me manque ! Les roses
Sont sans parfum. J'éprouve un dégoût pour les choses
Qui m'enthousiasmaient. Plus de but ! Vide ! Effroi

Poignant du lendemain ! Ennui qui m'épouvante !
Solitude partout, deuil partout, nuit partout !
Désespoir !! — Non. Ta voix murmure tout à coup,
Ta voix qui ne saurait pas être décevante :

« Continue à m'aimer, constant et cher ami,
« A projeter vers moi sans cesse ta pensée,
« Et ta fidélité sera récompensée,
« Quand tu cesseras d'être en la chair endormi ; »

« Lorsque, ta mère et moi t'ayant servi de guides,
« Nous serons remontés dans l'éther lumineux,
« De l'hymen éternel nous souderons les nœuds,
« Et nous nous plongerons dans les divins fluides. »

Ces vers tristes, écrits aux lueurs d'un flambeau
Pâle, sont les derniers de moi qu'on pourra lire ;
Chère épouse, je brise à tout jamais ma lyre,
Et j'en mets les fragments épars sur ton tombeau.

14 août 1904.

JEAN ROUXEL.

*Reproduction interdite aux journaux n'ayant pas un traité avec la Société
des Gens de Lettres.*

AME DE L'AUTRE MONDE

Bien que nous ayons reçu cette intéressante communication depuis plusieurs mois, du Brésil, nous n'avons pu, vu l'abondance des articles qui attendaient la publication, la présenter à nos lecteurs, et nous sommes heureux de la placer aujourd'hui sous leurs yeux.

Sao-Paulo, 14 février 1904.

Monsieur le Directeur,

Il vient de se passer, ici, les 4 et 5 février, un fait extraordinaire, d'une réelle importance, et je crois de mon devoir de vous en informer. Vous jugerez si ce fait a le mérite nécessaire pour être publié. J'habite tout près de l'endroit où ces choses se sont passées, et je connais particulièrement les victimes et aussi les voisins, qui sont de braves gens, incapables d'un mensonge, surtout en cette matière. Ci-joint un morceau du journal qui a publié la chose. J'en fais la traduction du portugais :

Journal *A Platea*, du 6 février 1904.

« Un cas extraordinaire se passe en ce moment du côté du quartier *Barra-Funda*, et qui donne lieu à de longs commentaires. Le temps nous manquant, nous ne pouvons nous étendre sur ce fait comme il le mérite. Par conséquent, nous allons le raconter en peu de lignes :

« *José Bausso*, coiffeur, établi rue de la *Barra-Funda*, n° 42 A, devint veuf, il y a six mois ; il se fiança avec une jeune compatriote âgée de 17 ans, et se remaria avant-hier.

« Pour le moment, toutes ces choses sont naturelles ; mais ce qui ne l'est pas, ce sont les faits surnaturels qui se passèrent après le mariage.

« La nuit des noces, les nouveaux époux, après leur entrée dans l'alcôve nuptiale, virent parfaitement l'ombre de la première femme de *Bausso* ; elle apparut, les menaçant par des gestes, de leur faire un mauvais parti. Les deux époux, épouvantés d'une apparition si inattendue, s'enfuirent au milieu de la rue et, par leurs cris, ameutèrent le voisinage. Un grand nombre de leurs voisins, et beaucoup d'amis, entrèrent dans la maison, la parcoururent en tous sens, mais ne trouvèrent absolument rien d'anormal.

« Un peu calmés par les paroles d'encouragement qui leur furent prodiguées par les voisins, les deux époux rentrèrent chez eux. Mais la pauvre petite femme montra immédiatement des signes de dérangement mental.

« La journée d'hier se passa sans aucun incident, et la tranquillité régna dans la résidence de *Bausso*.

« Mais la nuit passée, les scènes de la veille recommencèrent, et les époux *Bausso* durent se réfugier chez des voisins où ils racontèrent que l'ombre de la première femme s'était montrée de nouveau, malgré serrures et verroux,

Ce qui est plus extraordinaire, c'est que la pauvre jeune femme portait à son cou des signes matériels de la colère du fantôme. Le cou était plein d'ecchymoses, comme si une forte main l'avait voulu étrangler.

« La jeune femme déclarait à tous qu'elle avait parfaitement senti deux mains lui serrant le cou.

« La reproduction de ce cas tragique produisit, dans tout le quartier, une véritable alarme, et un prêtre fut appelé pour exorciser la maison. Cette cérémonie fut faite aujourd'hui.

« La femme de *Bausso* est devenue complètement folle, et le mari raconte l'occurrence telle que nous le faisons. Les voisins de *Bausso* racontent qu'il maltraitait sa première femme, et que, probablement, ce sont les remords qui causent les visions qui l'accablent.

« La police du district a été prévenue, et elle est en train de vérifier ce qu'il y a de plausible dans ce fait si étrange. Nous ne sommes plus à l'époque de croire à la manifestation de l'apparition des âmes de l'autre monde ! »

Pour en finir, j'ai vu avant-hier, la pauvre femme, qui, dans une voiture fermée, était transportée à l'hospice des aliénés, et, d'après mes informations, il m'a été bien prouvé que, dans la famille de la jeune épousée, il n'y avait jamais eu d'aliéné.

Votre frère en croyance.

MANFRED MEYER.

CHEZ MADAME NOEGGERATH

Une preuve remarquable d'identité d'un esprit.

Nos lecteurs se souviennent sans doute de la curieuse communication que nous avons rapportée dans le numéro d'avril dernier et qui fut obtenue chez Mme Noeggerath, en présence de Mmes Bardélia, médium, Marche et Matisse, et MM. Taton, ingénieur en chef de la marine en retraite, D^r Fink-Huguenot, et Roux-Delille.

L'esprit d'un prêtre nommé L... B... s'était manifesté par coups frappés dans le mur et avait donné sur sa personne des renseignements qui avaient permis à « Bonne Maman » de se procurer un acte de l'état-civil et d'établir par ce moyen la parfaite identité de l'esprit.

Nous avons dit qu'aucun assistant ne connaissait de près ou de loin cet esprit qui, lui cependant, tenait à bien établir son individualité en donnant une nouvelle preuve, plus saisissante encore, de son identité. L'occasion ne devait pas tarder à se présenter.

Le vendredi 20 mai, M. Hugo d'Alési est invité à prendre part, en qualité de secrétaire, à une séance chez Mme Noeggerath. Mme Bardélia est à la table et voici ce qui se passe.

En même temps que M. Hugo d'Alési sent sa main prise par son guide habituel pour dessiner un portrait, la médium prétend qu'elle voit poser devant lui l'esprit de l'abbé L... B... Le portrait se poursuit, se développe rapidement et s'achève, et la médium, à qui il est présenté, affirme énergiquement reconnaître les traits très ressemblants de l'esprit qu'elle vient d'avoir sous les yeux. Mais cette affirmation, quelque intérêt qu'elle présente, n'est pas une preuve suffisante. Il faudrait une photographie. Or, comment l'obtenir ? Nous allons, à partir de ce moment, entrer dans le mystère, ou plutôt dans ce qui constitue un mystère pour les pauvres terriens, mais n'en est pas un pour le monde invisible qui nous entoure.

Quelques jours après cette séance, Mme Noeggerath reçoit la visite d'un M. A. F., qu'elle voyait depuis peu de temps et qui s'intéressait beaucoup aux phénomènes spirites. Elle le met au courant des séances obtenues avec l'esprit L... B... et auxquelles il n'a pas assisté. L'entretien fini, M. A. F. déclare tout à coup à Mme Noeggerath qu'il sera peut-être à même de lui fournir la photographie qu'elle désire, et cela, bien entendu, sans éveiller le moindre soupçon, soit dans la famille, soit dans la localité ou l'entourage fréquentés de son vivant par l'abbé L... B...

Quels moyens devaient être employés pour cela ? Nous ne sommes pas autorisé à les révéler. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le visiteur de Mme Noeggerath ne tardait pas à revenir la voir un jour de réunion et lui présentait, ainsi qu'à l'assistance, la photographie de l'abbé L... B... qu'il s'était procurée et qui fut aussitôt reconnue pour être celle du personnage représenté dans le dessin médianimique de M. Hugo d'Alési.

On rapprocha, pour les comparer, la photographie du dessin, et, tout en constatant l'exacte ressemblance des traits, on fut amené à faire cette remarque que la photographie représente un homme plus jeune que ne le montre le dessin, avec un visage plus maigre et une physionomie plus mélancolique, — cette photographie a été prise, sans doute, à sa sortie du séminaire, — tandis que le portrait médianimique le représente avec le sourire sur les lèvres, l'air plus fort et plus âgé, — ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'il est mort à 34 ans.

Tels sont les faits, — dont il est permis de contrôler la véracité, — qui nous furent révélés par notre chère et vénérée Bonne Maman, la dernière fois que nous eûmes le plaisir de la voir, et de la féliciter en même temps d'avoir franchi allègrement le cap de la 83^e année.

Oui, — nous sommes heureux de l'annoncer à ses nombreux amis, Bonne Maman est toujours vive, alerte et bien portante, toujours aimable aussi et vaillamment campée à son poste de combat, — le bon et rayonnant combat pour la paix et la lumière.

POUVOIR MYSTÉRIEUX SUR LES ANIMAUX

RÉCIT DE M. EARLY WILMOTH.

Sir Early Wilmoth, ethnographe et voyageur anglais, raconte dans *Ueber Welt*, ce qui suit :

L'Inde, malgré sa décadence, offre encore bien des merveilles de nature à surprendre notre savante Europe. Ainsi beaucoup d'Indiens possèdent un pouvoir mystérieux sur les animaux féroces tels que le jaguar, la panthère, le léopard, le tigre. Dans le cas dont Sir Early Wilmoth rend compte, le magicien, possédant le pouvoir mystérieux sur les fauves, était un vieillard de 80 ans, maigre et débile, qui sans assurer le pouvoir de ses conjurations pour une chasse au tigre projetée, accompagna cependant les chasseurs. Une heure après leur départ à la chasse, le magicien les fit arrêter devant un petit pré, qui paraissait plutôt convenir à un porc ou à un chevreuil, que devoir céler un tigre. Sur une question qui lui fut adressée, le magicien répondit : « Et cependant je suis sûr que le tigre est ici ! » — On traversa le pré sans rien voir. On peut se figurer notre désappointement. Mais en traversant le pré encore une fois, les chasseurs aperçurent un tigre caché sous un arbre. Se voyant découvert l'animal se leva, passa devant les éléphants, que nous employons ordinairement pour la chasse aux tigres, et se dirigea vers un coin du pré, et après quelques instants se retourna comme indécis, regardant stupéfait les chasseurs. Une balle explosible dans l'oreille eût vite raison du tigre. La conduite de l'animal avait été tout à fait incompréhensible pour les assistants. — Le magicien fit tinter ensuite, comme la première fois, une clochette qu'il portait avec lui, et il conduisit tout droit les chasseurs sur un autre tigre, qui fut tué comme le premier. En cinq jours furent ainsi tués six tigres. Mais il fallut alors renoncer à la chasse, parce que le magicien refusa de continuer ses opérations malgré l'offre d'une forte somme.

JOSEPH DE KRONHELM.

UN CAS REMARQUABLE

The Daily Mail, journal anglais très répandu non seulement en Angleterre mais dans le monde entier, raconte le fait intéressant suivant :

« En février 1895, on condamnait à mort un domestique, John Lee, qui était accusé d'avoir assassiné, à Londres, une vieille demoiselle, chez laquelle il servait depuis plusieurs années. Mais John Lee, aussi bien pendant l'instruction que pendant son procès, protestait énergiquement de son innocence. Le jour où il devait être pendu (la pendaison étant en usage selon la loi anglaise) se manifesta un phénomène extraordinaire : la bascule de

l'échafaud, qui devait déclancher et laisser tomber le corps dans le vide, ne fonctionna pas. Trois fois le bourreau renouvela ses tentatives, mais en vain. La bascule fonctionnait parfaitement quand le condamné ne se trouvait pas sur l'échafaud, mais dès qu'on y plaçait John Lee la bascule ne bougeait plus. Les juges et le procureur, qui étaient présents à l'exécution, restèrent perplexes devant ce phénomène étrange. Après de longues délibérations on renonça à l'exécution de John Lee, et il demeura « l'homme qu'on n'a pas pu pendre ». — Or, le condamné ne cessant pas de continuer à exprimer son innocence, le procureur ordonna une seconde instruction et une révision du procès, et le mois passé, la Cour suprême fit mettre John Lee en liberté.

Ce fait extraordinaire a fait une grande impression sur les juges et le public.

JOSEPH DE KRONHELM.

RÉPONSE A LA QUESTION

posée par M. de Rochas à ses lecteurs (page 538 de la *Revue Spirite*
de septembre 1904)

Opinion d'un lecteur de la Revue.

Joséphine ne devrait pas être mise au courant de ce qu'elle a révélé en sommeil magnétique, touchant son avenir.

En agissant autrement, en lui désignant, par exemple, l'individu qui doit l'aimer d'abord, puis l'abandonner, on exciterait sa curiosité, on lui donnerait, en un certain sens, la suggestion de se trouver sur les pas de l'homme fatal.

Touchée par la pensée qu'elle est aimée, la femme perd souvent ses moyens de défense ; elle obéit à un entraînement naturel, sans songer à ses conséquences.

En laissant tout ignorer à Joséphine, on n'endosse aucune responsabilité ; on n'a aucune part dans les événements éventuels.

Il en serait autrement si, par des confidences qui n'ont en somme aucune base solide, on faisait naître ces événements.

L'intérêt que doit inspirer Joséphine veut cependant qu'on la suive pour lui dire, à point, comme le Méphisto à la Catherine de Faust : « Ne donne un baiser ma mie, que la bague au doigt. »

Et si le « destin » s'accusait devoir s'accomplir, comme Joséphine l'a pronostiqué, il y aurait alors, — mais alors seulement, — à prévenir l'intéressée : Les supplications à Dieu ne peuvent-elles, aidées d'une volonté ferme, détourner des malheurs dont l'origine est dans notre libre arbitre ?

UN LECTEUR.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris par des frères spirites le départ pour l'Au-delà de notre ami CORCOL, médium à incarnations très puissant. Nous adressons à sa famille nos plus sincères souhaits de condoléances et à l'ami qui nous a quitté un : « Au Revoir ».

M. H. Durand nous apprend le dégagement de son oncle M. le commandant DERRIMOZ, qui fut toujours un abonné fidèle de la *Revue*, autant qu'un ami sûr de nos chers disparus M. et Mme P. G. Leymarie. Nous regrettons vivement ne pas avoir, sur ce défenseur de notre cause, les renseignements que possédait si bien notre chère Directrice, qui aurait certainement rendu à ce vaillant les hommages qui lui étaient dus. La *Revue* lui envoie ses meilleures pensées et remercie M. Durand de l'avis qu'il a bien voulu nous donner de ce départ.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLVII^e VOLUME

ANNEE 1904.

- Janvier.** — A nos lecteurs et correspondants, par la Rédaction, p. 1. — Les Dieux des philosophes (*suite*), par Ed. Grimard, p. 7. — Causeries sur l'Évolution de l'idée religieuse, par Senex, p. 17. — Vieilles notes, XIX, par Léopold Dauvil, p. 27. — Pensées philosophiques; l'Au-delà et le Phénomène spirite, prof. Moutonnier, p. 35. — Dans l'Invisible, de Léon Denis, par Ed. Grimard, p. 37. — Au vingtième siècle (poésie), par Julien Larroche, p. 42. — La statue ensorcelée (*suite et fin*), par G. Béra, p. 43. — Le spiritisme devant la science, du Dr Grasset, par G. Béra, p. 49. — Chronique et propos philosophiques, par Algol, p. 55. — Ne mettons pas la lumière sous le boisseau, par le C^e Coëz, p. 58. — Centres spirites Allan Kardec, au Brésil, p. 60. — Société universelle d'Études psychiques, par le Dr Joire, p. 60. — Rhéa l'Ondine (*suite*), par M. A. B., p. 60.
- Février.** — Les Dieux des Philosophes (*suite*), par Ed. Grimard, p. 65. — Causeries sur l'Évolution de l'Idée religieuse (*suite*), par Senex, p. 76. — Le Radium et les Rayons Carpentier, par Algol, p. 86. — Vieilles notes (*suite*), par Léopold Dauvil, p. 93. — Le médium anglais Alfred Peters, par Jacques Focroulle, p. 102. — A propos d'un livre récent, par Henri Brault, p. 105. — Le Spiritisme en Angleterre, *La Patrie*, p. 112. — La Princesse Wiszniewska, par Mme Noeggerath, p. 112. — Une rectification, p. 114. — Pensées philosophiques, par le Prof. C. Moutonnier, p. 114. — Conférences de M. Léon Denis dans le Midi de la France, p. 117. — *In articulo Mortis*, par E. Couillaut, p. 118. — Chronique et propos philosophiques, par Algol, p. 124.
- Mars.** — Les Dieux des Philosophes (*suite*), par Ed. Grimard, p. 129. — Causeries sur l'Évolution de l'Idée religieuse (*suite*), par Senex, p. 139. — Le Spiritisme prouvé scientifiquement, par le Prof. Moutonnier, p. 146. — Glanes et Brindilles (*suite*), par Diane Marest, p. 149. — Vieilles notes (*suite*), par Léopold Dauvil, p. 158. — Séances remarquables de Matérialisations, traduit par le Prof. Moutonnier, p. 165. — Avant-propos de Méditation, par E. Bauge, p. 170. — Méditations, par MM. Bauge et P. Billardon, p. 172. — Conférences de Léon Denis, par P. M. et H. S., p. 175. — Chronique et propos philosophiques, par Algol, p. 177. — Les photographies des Esprits, par J. de Kronkelm, p. 181. — Médium-Média, par Léopold Dauvil, p. 183. — Les Vibrations de la Vitalité humaine, par le Dr Baraduc, p. 184. — *Petite Correspondance*: Cliniques magnétiques gratuites; le Médium Bailey; Anna Rothe livre; Cercle Kardec à Malines; Crèche spirite à Lyon, p. 185. — *Nécrologie*: Mme Julie Loubris; M. Firmin Jullien; Mme veuve Gérard-Fourment; M. Henri Lebel; le Dr Liébaut, de Nancy, p. 186. — Rhéa l'Ondine (*suite*), par M. A. B., p. 186.